

20 POSTE

M^r M. Richard

N^o 624

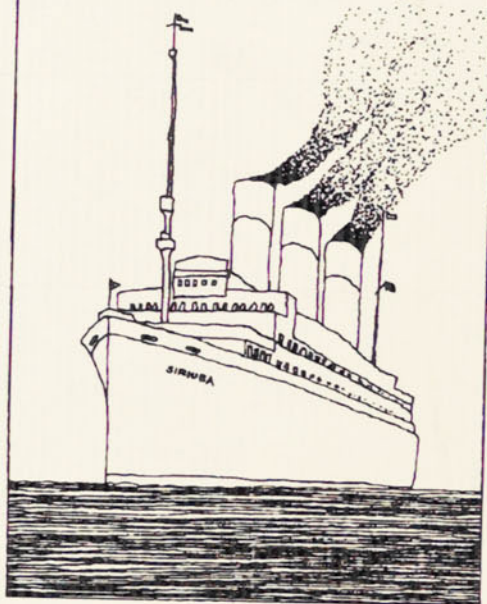
CROISEUR ÉCOLE LE DUGUAY-TROUIN

CAMPAGNE 1900-1901

UZEL FRÈRES, Libraires-Imprimeurs, Rue du Siam, 26 -- FREST

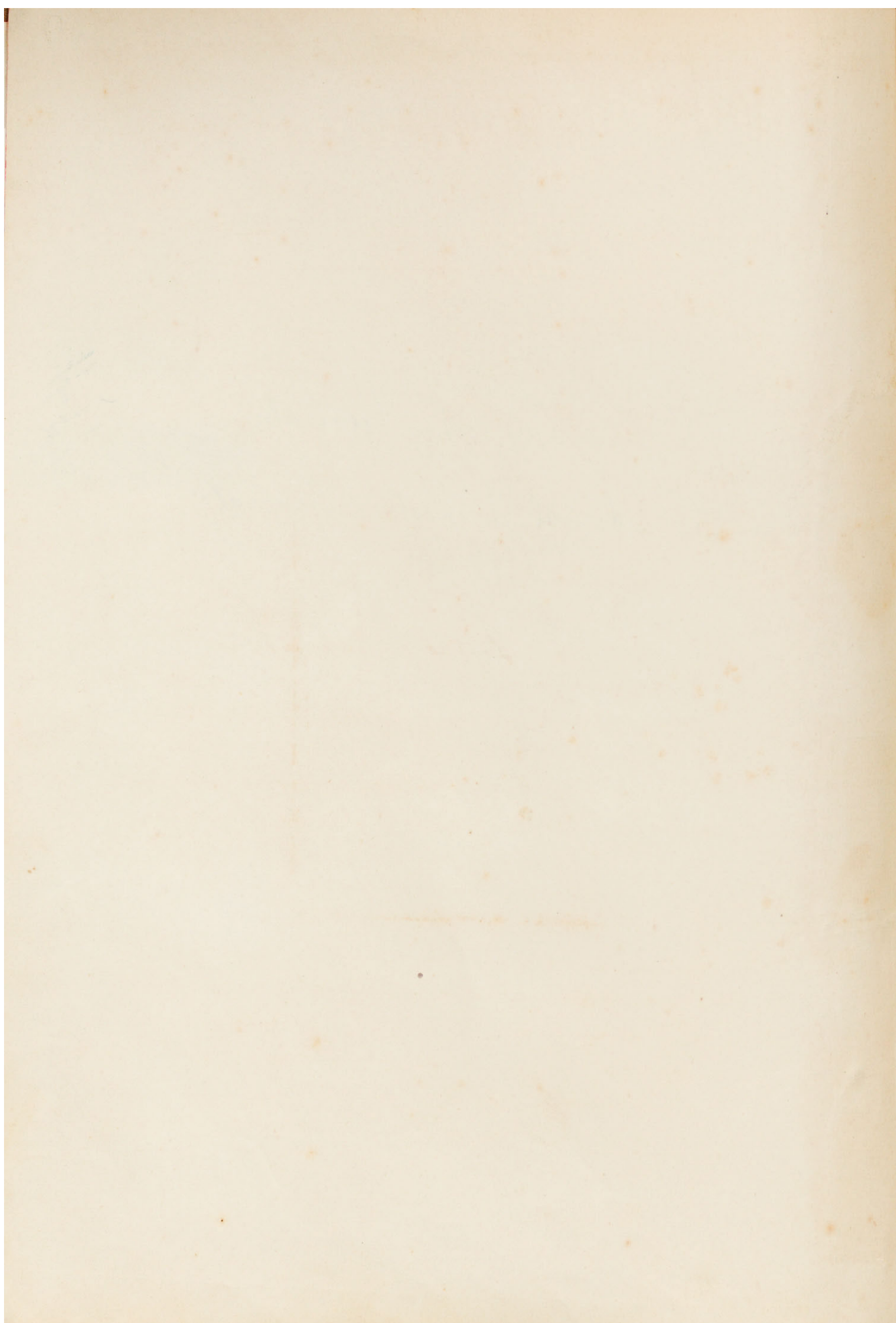
EX LIBRIS

EJSS



L 1232

Vu en Inspection Générale
Le Vice-Amiral Inspecteur Général:



Duguay-Brouin - 1900-1901

La Plata - Lundi 10 Décembre. Quand j'arrivai au Port de la Plata il faisait presque nuit. Fatigué par plusieurs jours de voyages interrompus, abruti par un ennui le plus de deux jours au Sagaret de Flores, j'étais absolument incapable de noter aucune impression soit sur les gens, soit sur le pays.

Une nuit de mauvais temps ne rétablit le esprit et je vis ce que la veille j'étais incapable de voir :

a, un village de quelques baraques de
le port, une longue enfilade de docks,
le commencement de la rampe ;
au-dessus tout, un soleil de plomb
aut foudre sous le casque -

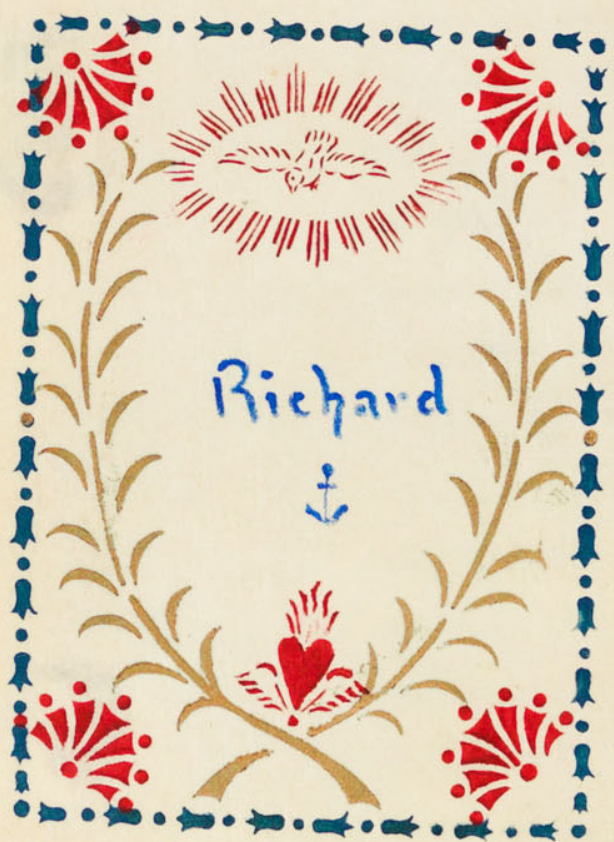
moment de mon arrivée, j'avais du reste
temps de chercher les beautés du pays.
rait en avoir ; j'avais à parcourir deux
coins et recourir ma nouvelle demeure.

demeure s'il en fut - En comparant le
Brouin au Brésil, amarré de l'autre
bord central, je ne pus m'empêcher de

re la différence de vie à bord de ces bateaux,

quant à moi, toutefois. Au Brésil de longues
journées sèches, avec quelquefois les périodes de fôie
Sur le Duguay-Brouin, l'activité, toutes les heures
occupées, la bonne camaraderie qui fait tout
de plaisir à tous les jeunes gens. Quel changement !

Impressions sur Buenos Ayres - Buenos Ayres, le Paris de
l'Amérique du Sud est sans contredit une très
folle ville - Ce qui fait peut-être plaisir, c'est la
quantité énorme de Français, ou tout au moins



Le gens parlant Français qu'on y rencontre -
 Le Jockey-club, le Club Français sont certains-
 ment les ~~plus~~ cercles les plus agréables de Buenos-
 Ayres - Au moins on peut s'y faire entendre
 et on peut comprendre, avantage considérable
 pour les gens qui, comme moi, savent seulement
 en Espagnol les classiques "Si, ~~señor~~ señor" et
 "mucho gracias" - On se sent moins seul et
 on serait presque tenté de se faire des amis
 de n'importe qui -

Buenos-Ayres comme beaucoup de grandes
 villes neuves a voulu prendre Paris pour mo-
 dèle - Les grands boulevards ont leur représen-
 tant dans l'Avenue del Mayo ; représentant
 bien loin de les égaler - Le parc de bois existe
 même, mais seulement depuis qu'un accès de
 frousse politique a excité les Argentins à
 recevoir magnifiquement le Brésil -

A signaler également à Buenos-Ayres
 la rue Florida très belle et aussi très française
 et enfin, comme ~~importante~~ remarque générale,
 la disposition réellement curieuse des rues en
 darrrier, les cochers aussi insolents et exigeants qu'à
 Paris.

J'ai aussi remarqué que la douane de Buenos-
 Ayres était très scrupuleuse, trop même - J'ai été exa-
 miné fouillé - Je ne crois cependant pas que les
 douaniers m'aient pris pour un contrebandier. On
 pourrait croire que les revenus de la douane sont
 indispensables à leur vie et à celle de leur pays.

Le voyage de Buenos Ayres à La Plata manque
 totalement d'intérêt. Une longue suite de plaines
 se déroule devant les yeux. Des troupes de chevaux et
 de boeufs paissent ça et là - L'air est réel-
 lement trop chaud et les mouvements du wagon

invitent à un doux sommeil.

La Plata - La Plata est une ville neuve où il ne manque que des habitants. Je n'ai pu m'empêcher de dire que son aspect ne m'a pas attiré. Les maisons basses, sales pour la plupart s'étendent de chaque côté de la rue. Au fond on aperçoit un peu de verdure. En un mot une ville banale, sans attrait.

Les Cadets Argentins - Dimanche 15 décembre nous avions l'honneur de recevoir un Amiral et des cadets Argentins. Nous devions recevoir les cadets à déjeuner. Mais comme Louis XIV nous avons failli attendre - Pourquoi? un ratage de train. Ils ont dû arriver avec une certaine faim, quant à nous, nos estomacs à peu près repus par un commencement de déjeuner nous permettaient d'attendre. Le début de la réception ne fut pas très chaud. A ce même moment il fallait s'occuper du transport des assiettes dans la salle des conférences - faire nettoyer les pots, s'habiller enfin - tout cela le plus rapidement possible et avec les conséquences naturelles d'une telle presse.

Cependant tout fut bientôt installé. Les cadets qu'on avait entraînés pour une visite complète du Uruguay - trois remplirent peu à peu la salle des conférences. L'entrain et la joie arrivant après un certain nombre de verres de Barsac et de Hédou. C'est charmant. Les blâmes, les gras sont engloutis avec rapidité. Et bientôt l'heure des toasts arrive. Oh! les toasts en des langues bizarres qui ne ressemblent ni à du français, ni à de l'espagnol, ni même au volapuck! ce qu'il y a de plus intéressant est qu'il est difficile de garder une bouche sérieuse, les yeux calmes pendant

l'énigme de ^{ces} souhaits, incompréhensibles, même peut-être pour celui qui les formule ! Enfin ^{nous} tous, sommes remplis de bonne volonté et de applaudissements frénétiques saluent la fin de chaque discours.

Je me rappellerai toujours ce cadet Argentin qui nous porta un long, long toast qui paraissait illisible pour lui et qui, à nous, semblait ~~incompréhensible~~ vide de sens. Le malheureux hale-tait dans ses efforts de pensée et de prononciation, Il s'arrêtait, puis repartait de plus belle, jamais désespéré - Il s'arrêtait si bien qu'il fut interrompu au milieu d'une phrase pénible par des acclamations - On croyait que c'était la fin.

Chez nous, Dupont s'est tiré avec infiniment plus de brio, de son léger toast espagnol. L'enthousiasme était à son comble - Les cris de "Viva la Republica Argentina" se croisaient avec ceux de "Vive le présidentoubet" - C'était superbe en un mot - Mais il fallait songer au départ - Les cadets cherchent de tous côtés leur sabre, leur pascquette - Je retrouve le sabre d'un cadet qui, pour me remercier, m'entoure de ses bras et me tape dans le dos à la mode Espagnole -

Les canots poussent - Les casquettes volent, on échange les adieux frénétiques et les cadets disparaissent, emportant du "Duguay-Trouin" sinon une certaine amitié pour le pays qu'il représente, du moins une bonne gaîté... para-gère hélas !

Environs de Buenos-Ayres - Le pays est très plat. Il
 ne faut pas y chercher des sites montagneux
 comme à Rio, par exemple. C'est toujours une
 vaste plaine mais qui contient des endroits
 très agréables à l'œil - Le Tigre ~~par exemple~~
 est un des plus jolis environs de Buenos-Ayres.
 C'est un véritable jardin où poussent à pro-
 fusion toutes les herbes et toutes les fleurs du
 pays - Baigné par le Parana et ^{le Uruguay} ~~le Plata~~
 le Tigre se compose d'une série d'îles verdoyan-
 tes qui prennent des teintes incomparable-
 ment belles au soleil; veloutées d'abord puis
 d'autres plus vives sautant à l'œil - Les îles
 sont innombrables, couvertes de très jolies villas.
 On peut dire que le Tigre est la ville de campagne
 de Buenos-Ayres - où se retirent tous les gens chers,
 lors du tracas des affaires - On y pratique
 ardemment tous les sports, et, en particulier,
 les hockey - Clubs sont nombreux -
 Au retour à Buenos-Ayres on est saisi du
 contraste qui existe entre la tranquillité et
 la verdure du Tigre et l'animation et le soleil
 de Buenos-Ayres. C'est presque passer d'un
 paradis à un enfer -

Ca. J. Rojas

- De La Plata à Bahia -

Mardi 18 Décembre. On appareille à 4^h 10. Pendant près d'une heure le Duguay-Trouin circule entre les deux jêtes du Dock central - Ça et là quelque maison entourée d'arbres, de bambous, puis la pampa -

On arrive dans les eaux jaunes et épaisses du Rio de la Plata - Nous traversons ce fleuve dont l'estuaire est presque une mer et vers 3^h nous arrivons en vue de Montevideo - Mais on ne doit s'y arrêter que pour déposer le pilote et le sac de dépêches - On voit de loin les quais et les maisons de Montevideo, son port bien rempli et aussi ses quelques épaves. La mer commence à se faire capotense et la embarcation de la santé et du pilote ont quelques peines à accoster - Accoster est de trop pour la santé qui se tient simplement à portée de la voix : nous ne sommes pourtant pas bien malades -

À 3^h 1/2 nous voguons enfin vers les pays nouveaux, vers Bahia qui, m'a-t-on dit, produit d'excellents cigares, ce que je ne dédaigne pas du tout.

La pleine mer est houleuse - Nous attrapons la queue d'un pampéro qui nous secoue un peu - Mais quoique loin d'être des lours de mer, les oscillations du Duguay-Trouin ne produisent plus d'effet - On est aguerri - Tant mieux!

Après cinq jours de mer bien remplis, pour moi tout au moins, nous arrivons à l'entrée de la rade de Rio, mais rien qu'à l'entrée, car la fièvre jaune nous barre impitoyablement le chemin. Du reste fièvre jaune et peste bubonique ont élu domicile dans Rio de Janeiro

et pour les en chasser il faudrait enlever
aux nuits leur humidité chaude à qui n'est
pas au pouvoir de l'homme. Toute la côte
de Rio est splendide: des roches bizarres, comme
le nez de Louis XVI, le pain de Sucre, ^{les collines} couvertes
de verdure font à la rade un cadre fantas-
tique et superbe qu'on ne peut facilement
trouver ailleurs. Des petites îles verdoyantes,



Entrée de Rio

aux palmiers échevelés sont jetées sur la mer.
Mais l'accès en est défendu par la côte escarpée
et les roches glissantes et de nature volcanique
qui en forment le socle.

J'ai eu la grande reine de nouilles à Rio
avec le "Brésil". J'ai pu visiter un peu ce pays
si curieux. Rio est une très grande ville, plus
étendue peut être que Buenos Ayres. Il y existe
de très jolis monuments dont le balcon (c'est
une règle presque générale) sont soutenus par
des cariatides énormes d'une très belle exécution.
Dans l'une des principales rues de Rio j'ai vu
un de ces édifices (c'était, je crois, la mairie de l'en-
droit) qui possédait des cariatides d'une sculp-
ture puissante, mais malheureusement souillées

par l'humidité de ce sale pays. La principale place de la ville est la place San Pedro où convergent toutes les voies de tramways.

Si quelques maisons sont jolies et si les tramways sont excessivement nombreux, ~~donc~~ les rues peuvent ne pas être très propres. Les rues de Rio ont largement usé de ce privilège. Mal pavées, mal entretenues, étroites c'est une torture que d'y marcher. La plus belle rue de Rio, la rue Ourador est réservée à l'usage des piétons. Elle n'en est pas moins offenseusement sale et peu large. Là les pavés, ou plutôt les cailloux pointus ont laissé la place aux dalles, mais celles-ci manquent bien souvent et en temps de pluie (car la pluie a favorisé mon séjour à Rio) on piétine dans des lacs plutôt nombreux. Sauf ces légers inconvénients, peut-être à cause de ces inconvénients, la ville est très pittoresque et très affairée. Rio est ~~plutôt~~ surtout un vaste entrepôt de commerce. Partout des magasins. Les maisons d'habitation sont en minorité. Les habitants préfèrent loger dans un endroit plus sain: ils vont à Petropolis.

Petropolis est situé de l'autre côté de la rade au milieu des montagnes. Cette ville réunit l'attrait de jolis paysages à celui d'une salubrité reconnue. Mais elle a le grand inconvénient d'être située beaucoup trop loin de Rio. Il faut en effet deux heures et demie pour aller en bateau de Petropolis à Rio. Les voyageurs commerçants perdent donc par jour cinq heures. On conçoit fort bien que cette perte de temps ait une influence assez considérable sur le prix des libelots et des denrées qu'ils peuvent vendre. Loin de moi la pensée de les traiter

pour cela de retour - Une exception cependant à la charte générale - Le café est très bon et se vend 800 reis la tane (petits évidemment) - Le bon marché est naturellement relatif -

Je fis une excursion unique à Rio, mais que je n'oublierai certainement pas - c'est l'ascension du Corcovado. C'est un pic de 800^m aux pentes abruptes qui domine tout l'O. de Rio - Un funiculaire nous transporta au sommet - Nous traversâmes des ravins assez profonds sur des ponts uniquement formés de traverses à jour - Au-dessous de cette voie dangereuse on voyait tout un fouillis de verdure - Les larges feuilles, les bananiers se mêlaient aux manguiers et aux palmiers - Vu d'en haut tout cela paraissait désolé, mais quelle incomparable variété de plantes et de teintes ! Il avait plu et le feuillage ordinairement blanchi par le soleil et la poussière resplendissait sous l'humidité - En bas, au delà des ravins on avait un aperçu de la ville qui se faisait de plus en plus petite et se perdait s'effaçait sous les nuages.

Le funiculaire ne va pas tout à fait au sommet du Corcovado. Il est continué par un raidillon qui décrit des spires autour du pic et où on perd toute idée d'Orientation - Où se trouve Rio, où se trouve la rade, où se trouve la mer ? On n'en a plus la moindre idée - Et soudain après une ascension pedestre de cinq minutes on découvre tout l'horizon - Du côté de l'Est on voit Rio qui ressemble à une ville de poupée ; l'allée de palmiers du Jardin zoologique est réduite ^{à l'infime} proportions d'une allée - Au sud le large - De là haut on peut juger de l'étendue de la rade, une des plus belles du monde

bien abritée, bien défendue -

Le spectacle que l'on voit du Rioque du Corcovado est inoubliable - Je restai bouche bée quand je vis cet horizon immense, les étages de montagne qui descendent à la mer et surtout la flore inouïe qui couvre toute la plaine et les vallées. La pluie qui avait duré toute la journée n'était interrompue pour nous donner cette vue magnifique - Mais ensuite elle prit sa revanche et notre petit voyage fut gâté par le bair forcé qui dura jusqu'au "Brésil".

En résumé, on peut dire que Rio est un pays superbe, splendide, magnifique même - Mais le tout est d'y vivre - Et il paraît que c'est assez difficile.



- Bahia -

27 Décembre 1900

Nous arrivons à Bahia depuis 10^h. Depuis longtemps déjà nous voyons la côte qui paraît basse et baignée - De temps en temps quelques pics percent le niveau uniforme de la côte. C'est fatigant de longer une telle côte pendant plusieurs heures. On a comme un besoin de s'en rapprocher ou de s'en éloigner - En pleine mer, au moins, on est tellement accoutumé à ne rien voir que le spectacle des lames et de l'horizon nous laisse indifférent - Mais, près de terre, on est horrifié de voir cette unique

la terre - On voudrait quelque chose ; des ? C'est comme si nous arrivions à

à Bahia - Les maisons avec le fond bleu azur - Les plans ne se voient ainsi Bahia, à C'est l'effet que me joue de notre cam-

pagne des Baies, sur le Bougainville -

Toutes les couleurs se mélangent - Il y a des maisons jaunes, bleues, rouges - Cela tient-il au climat ou aux nègres qui habitent ? On serait bien tenté de voir dans ce fouillis de couleurs l'influence des nègres qui, avec leurs goûts de grands enfants, aiment ce qui saute à l'œil, ce qui impressionne vivement (cruellement pour nous quelquefois)



la rétine. Mais il me semble cependant avoir vu à Lisbonne la même ébauche de peinture. Les Portugais ne vont pourtant pas des nègres. Les nègres du Brésil seraient-ils donc Portugais !

La ville de Bahia est bâtie en amphithéâtre elle s'étend aux loins sur la côte - Du Saguay - Trouin on distingue aisément ses rues escarpées qui conduisent à la ville haute, et même une tache blanche collée sur la colline et qui ne peut être qu'un ascenseur -

Bahia paraît ainsi de loin plein d'attrait - Des tours découpées, des clochetons, des dômes se détachent sur le ciel - Vers la pointe S de la rade les maisons s'espacent un peu, on voit de véritables villas, puis une rue que dominent des pavillons (C'est, paraît-il, la rue des Consuls); la verdure paraît, une série d'arbres feuillus, interrompue de temps en temps par la tache rouge de tuiles d'une maison - Il est heureux qu'on puisse passer quelques jours dans ce paradis à l'atmosphère si pure. C'est l'impression de tous - Mais hélas ! cette bonne impression ne dura pas longtemps -

Le lendemain de l'arrivée à Bahia, je vais à terre - Nous passons avec le canot près du fort Marcello (un bon gros fort ancien modèle qui ressemble à un pâté de sable) complètement isolé de terre, défendu par un grand nombre de canons très démantibulables - Nous arrivons à un port, tout petit, minuscule, bien défendu, lui aussi, par ses propres digues qui encombrent l'entrée de leurs blocs de pierre détachés. Le chenal est étroit mais pas impraticable. Les canots l'ont bien passé !

On débarque sur un quai abondamment pourvu d'herbes, à l'ombre d'un grand arbre

qui abrite nos caïques et nos personnes -

Naturellement nous commençons par nous extasier sur la beauté, la grandeur et l'entretien de ce port (militaire!) Quelques petites embarcations le remplissent - Des pirogues d'embarcations vont à terre, hors de service -

De vieilles bi-coques qui doivent servir de magasins dans cet arsenal fantastique, garnissent les quais - Deux-cents mètres plus loin une école de mousquetaires.

En entrant dans la ville la bonne impression que nous avions de Bahia est très diminuée par une odeur âcre qui remplit ~~l'air~~ ^{l'air}, par ~~la~~ la rue en dos d'âne et aux parcs fatigants et absents quelquefois, où s'ouvre la grille de l'arsenal. Une série de rues plus sales les unes que les autres nous conduit chez un changeur - C'est là que j'ai



vu le plus laid spécimen de la race noire que j'aie jamais vu - C'était une négresse affreuse à faire se dresser les cheveux sur la tête - une figure vieillie, ratatinée, les rides partout, un nez épais couvrant la moitié du visage au dessus d'une bouche énorme, édentée (et le laissant voir), de petits yeux brillants de singe, le cou ressemblant à un paquet de fils de carot, une poitrine de momie, bref une vision de cauchemar - Mais cette laideur n'était rien à côté de l'odeur ~~qu'elle~~ que répandait cette guenon - Elle absorbait, elle engouffrait plutôt un horrible mélange de fèces de poisson, de farine de manioc, de henné, d'herbes, avec une volupté ignoble, sans souci de la gêne qu'elle imposait aux voisins trop délicats d'odorat - Je m'enfuis presque de la casa de cambio, gardant de ce spectacle un souvenir

qui gâta ma journée -

J'allais chercher de l'air frais sous la ville haute - Mais, ce jour là, elle ne présentait rien de bien curieux - Je remarquai que les tourelles et clochetons nus du Duguay appartenaient à de monuments sans style ou à peu près, que le palais du gouverneur n'était qu'une grande machine à prétentions et à balcon, que les rues se payaient le luxe de monter et de descendre continuellement - Une seule place est assez jolie - Du côté de l'intérieur, une église très découpée, de hautes maisons la garnissent - Au centre un petit jardin circulaire très vert donne un peu de fraîcheur - A remarquer aussi un hôtel Français, décoré du nom pompeux d'hôtel de Paris - Le propriétaire est Français, ou plutôt a été français car il ne paraît guère enthousiaste de rencontrer des compatriotes -

Déjà, en ce 1^{er} jour de sortie la ville de Bahia ne présentait rien de bien extraordinaire - Mais ensuite j'eus le bonheur de contempler Bahia le 1^{er} Janvier - J'ai vu une grande réception chez le gouverneur - La musique militaire remplissait le vestibule de ses sons guerriers - Les voitures de maître attelées à quatre attendaient leurs propriétaires, mais quelle voiture ! Les gendarmes à cheval surveillaient les approches du palais et servaient au même temps d'escorte aux hautes dignitaires de Bahia -

Quelques temps après être passé devant le palais, nous fûmes déparés par une des guimbardes, menée à un train effrayant par les petits chevaux du pays, sans souci des montées et des descentes, les gens mêmes, suivis à deux ou trois mètres par l'escouade des fidèles

Fandores Brésiliens - très jolis, ces enais de luxe.

Au café ~~de~~ Américains la musique vint ensuite jouer les airs les plus entraînants comme si elle eût tenu à nous donner une aubade, attroupant près de la terrasse toute la population de l'endroit, énormes nègres chargés de paquets, gamins, cuisiers et tapageurs, montrant tout leur naturel dans un sourire, niant bruyamment de nos têtes et des casques qu'ils ne sont pas habitués à voir -

Dans toutes les rues, plus d'animation que les autres jours - Les toilettes de fête étaient arborées, roses, bleues, blanches, toutes même, mais surtout blanches - Remarqués beaucoup de rouliers à balcon bord XV qui ne seyaient qu'à demi aux peu réduisantes nègreses qu'ils torturaient.

Le soir de cette journée mémorable qui marquait le commencement du XX^e siècle, un feu d'artifices illuminait Bahia, les pétards claquaient, les fusées sillonnaient ~~le ciel~~ ^{le ciel}, et les airs connus carillonnés par les cloches arrivaient aux oreilles des midships de quart qui ne demandaient pas mieux -

A Bahia, beaucoup de moyens de locomotion : des tramways nombreux, à mules, et de petits chemins de fer qui conduisent en dehors de la ville. Les mules ont une ~~très~~ allure assez rapide, malgré les sinuosités et les montées des rues. Nous prenons la décision de ~~prendre~~ subite, un beau jour, de nous faire transporter par un de ces véhicules jusqu'au Rio Vermelho.

Nous prenons le tram au haut de l'Ilhador. D'abord très belle vue sur la rade - le tram passe sur une passerelle plutôt vermoulue dominant la ville basse - Mais cet horizon disparaît bientôt, remplacé par des files de hautes maisons, habitées par des Portugais ou des Brésiliens de quelque fortune - Nous arrivons à une place où débouche la rue des Consuls, place dominée par une statue d'Indien brandissant de la lance un animal fantastique, genre crocodile, serpent, dragon. Cette place est entourée d'une ligne de tramway qui longe le jardin ~~de~~ où se trouve la statue.

A cet endroit on change de roiture - nous passons dans un petit chemin de fer qui nous emmène en pleine campagne - On suit une tranchée très jolie - D'abord un peu beaucoup de soleil, mais ensuite quand on suit les chemins bordés d'arbres, excepté l'arrivée à Rio Vermelho on est charmé par l'ensemble du paysage.

Beaucoup de feuillages très verts passant par toute les teintes depuis le vert jaune de la feuille de Bananier jusqu'au vert sombre du Bambou tout cela sur une terre rougeâtre d'où est tiré le nom du Rio - Mais sous le soleil de plomb qui nous faisait bouillir sous le casque, les impressions de notre œil devenaient ~~flou~~ flou - Le dolman nous avachissait dans un coin de notre compartiment -

nous nous laissons mener presque sans voir, sans entendre.

Enfin nous touchons au but désiré et mérité. Réellement le Rio Vermelho est assez joli. Il coule entre deux terrasses de terres rouges couronnées d'arbres de toute espèce - Beaucoup de maisons, villas même, au toit rouge et toujours la vilaine cage de noirs de Bahia pour donner du mouvement au paysage. Mais au bout de quelques temps de séjour tout cela devient fastidieux et l'on éprouve le besoin de rentrer à bord, chez soi.

Il fait vraiment trop chaud à Bahia - On voudrait être en mer - Les ventilateurs ne suffisent pas dans les ports - L'air est renouvelé - C'est tout et c'est déjà beaucoup - On n'a plus le courage de descendre à terre - Or certe il semble que la série des excursions et des distractions de Bahia est épuisée - Il ~~reste~~ y a cependant quelques achats à faire car on ne peut pas ne rien rapporter de la seule ville du Brésil où le Duquay-Vroius soit allé - Il faut rapporter quelques souvenirs autres que ceux qu'on peut retirer du journal de relâche - Mais ces souvenirs s'en vont en fumée - Quelques cigares ne sont pas mauvais, la plupart sont trop forts -

Il y a aussi des circaux, mouche et autres, aux couleurs chatoyantes; ils ne sont pas empoisonnés et répandent autour d'eux une très forte odeur de naphthalène - de petites pirogues - les peaux d'animaux - Rien, là dedans, n'a beaucoup de valeur - Le choix n'est pas très varié - Tous tombent sur les circaux et les cigares - Les marchands en profitent -

Au bout de douze jours de Bahia nous partons

de cette ville sans aucune envie d'y retourner - On en a vraiment assez -

Les gens du pays. Dans la ville haute, il existe une rue qui ne contient absolument que des blancs, pur-sang. Chez eux beaucoup parlent Français, mais ne le montrent pas - C'est une modestie réellement mal placée et ils feraient tout aussi bien d'exhiber toutes leurs connaissances à des gens qui, comme nous, ne demandaient que cela - Les blancs sont donc peu obligeants; en cela ils sont Portugais - Ils s'occupent d'eux et c'est tout - D'un côté ils ont peut-être raison - Avec plusieurs de mes camarades j'étais en tramway amis à côté de deux jeunes dandys de Bahia nous causions, naturellement sans nous gêner, inquisiteurs du chemin à faire ou du chemin parcouru, discutant sur n'importe quoi - nous demandant les excursions qu'on pouvait faire à Bahia - Les indigènes ne bronchaient pas, échangeant quelques mots dans la langue harmonieuse qui a nom Portugais - Ils descendirent bientôt et au moment où nous partions, ils nous adressèrent un "bonjour, adieu" un peu trop tardif à mon ~~avis~~ avis - Ils s'étaient payé notre fête - Il est vrai de dire que nous en avions fait autant - Enfin ceux-là avaient montré qu'ils nous avaient compris - Ça faisait plaisir !

Les nègres sont tout aussi peu communicatifs que les blancs ou les métis - En plus ils sont sales, ils sont laids - Les du moins, ils affichent ouvertement leurs défauts.

Je crois que j'ai jugé, j'en suis même sûr, les gens de Bahia, comme certains Anglais jugent les femmes de France en en voyant une course à Calais, mais il me serait difficile de faire autrement - Bahia n'est qu'une ville à demi nègre - C'est tout le tort qu'elle a.

J. M. Regard

- Rapport de Mer -

- De Bahia à F. de France -

Nous appareillons de Bahia le 9 janvier 1901 - Il était 6^h du matin - On avait viré à moitié quand l'ancre apparaît surjoli et surpuant - On a frappé convenablement des palans pour soulager la chaîne et défaire les tours - Tout cela a demandé un temps assez long - Nous n'avons mis en marche qu'à 8^h - Nous sommes sortis de la rade par la passe Nord - Il faisait très beau, la mer était plate. Nous serions touchés à Pernambuco où nous serions nous retrouver avec le Cordillier "paquetot" de 14.4 nous apportant le courrier en retard - La route suivie est le N 40 E après avoir gagné le large - Le 10 janvier à 2^h nous arrivions devant Pernambuco -

Pernambuco - terre basse - La ville paraît peu étendue - A quelque distance de terre paraît une digue naturelle abritant quelques maisons - Un phare à l'extrémité E de la digue et North paraît une barre qui gêne l'entrée dans le port. La houle du large est très sensible et est dirigée sur la digue. Avec un vent assez fort les lames passent par dessus -

Sur rade un seul trois mâts qui coule pesamment. Nous saluons la terre - Réponse -

A 2^h 15 le Cordillier q' l' horizon au moment de notre arrivée nouvelle près de nous - Pas de lettres -

A 1^h 35 appareillage - Aucune particularité

Le 12 on double le cap San Rock -

On suit une route qui nous permet de profiter

des alizés de NE - La vitesse a pu être établie complètement - Ce qui a permis de réduire la consommation de charbon - La vitesse moyenne a été de 11 n. et s'est maintenue 3 jours à ce chiffre.

On a aperçu la Barbade le 19 Janvier au soir. En continuant à 11 n. nous serions arrivés dans la nuit à la Martinique - On a donc réduit la vitesse et le nombre de tours à la machine ce qui nous a permis de mouiller à 8 h 10 à Fort de France.

Pendant la traversée aucun incident. Le pot au noir a été peu sensible.

En revanche pendant une grande partie de la traversée nous avons pu remarquer les argonautes et les poissons volants en grand nombre, espèces particulières aux alizés -

Presque tous les soirs lumière zodiacale nette.

— Martinique. —

Fort-de-France.

Nous arrivons à la Martinique le 20 Janvier. Dès cinq heures, je suis réveillé par le servo-moteur qui fonctionne frénétiquement. Par un enchaînement simple de raisonnements, j'en conclus que l'on est en vue de terre, en vue de la Martinique. En montant sur le pont la première chose qui frappe mes yeux est le rocher du Diamant qui dresse sa silhouette bien reconnaissable au dessus des eaux. Plus loin, sans la brume du matin, s'estompent des pics nombreux, une terre montagneuse, couverte de verdure, semble-t-il. De temps en temps au rivage une petite maison blanche, une église, une tour.

Peu à peu, la côte se dessine mieux on voit, assez loin, une large échancrure de la côte; puis, à mesure qu'on approche, les taches blanches de maisons, les formes de bateaux, les toits rougeâtres. C'est Fort-de-France. Nous entrons dans la rade ouverte du côté du S.O. couverte de tous les autres par des montagnes, des mamelons presque toutes et tous de forme régulière. Près de la ville sont mouillés le Lucille et le d'Estrees — puis les trois mâts. Au loin dans le N.E. quelques mâts se détachent sur le fond du ciel, semblant, dans le matin, sortir de terre.

Toute cette côte est verte, d'un aspect riant. Quelques maisons au milieu de la verdure font envier le sort de leurs habitants. On a hâte de mettre le pied sur cette terre dont on nous a dit sans de belles choses et qui paraît bien ~~des~~ mériter ces louanges.

La ville paraît très jolie, très fraîche avec ses murs blancs et ses toits rouges. - Avec les jumelles on distingue parfaitement une place qui doit être la Savane dominée par le hauts palmiers, on remarque le clocher qui semble très découpé, fragile même, ce qui étonne dans un pays de cyclones. On voit même encore des traces de la dernière tempête, une croque rouillée enfoncée par l'avant en pleine terre, perdant les ~~pla~~ toles de son bordé, se déchiquetant lentement. A droite de la ville se dressent les murailles d'un fort, le fort St. Louis rappelant par son construction l'architecture militaire de nos arrière-grands-pères - Le fort semble être d'abord la seule défense de P. de France - Mais sur la carte on peut voir une série de forts et de batteries (invisibles puisque ces constructions sont modernes) qui seuls composent vraiment l'appui et la défense de la ville -

A peine avons nous mouillé que le Ouagay-trouin est entouré d'une flottille de pirogues. Dans ces pirogues des chapeaux de paille immenses recouvrent de petites figures noires féminines - Ce sont les doudous, qui vont se charger de blanchir notre linge, de nous fournir de sorbets, de fruits de toutes sortes - Oh! soyez bénies, doudous qui nous donnerez des vêtements propres, enfin et qui rafraîchirez de la glace de vos sorbets nos gosiers desséchés par le soleil brûlant. Vont-elles monter immédiatement? Oui et immédiatement les portes sont envahies par ces petites créatures multicolores habillées pour la plupart de l'uniforme peignoir Watteau - Par ici! Par là! Suis-moi! A-tu du linge! Un chapeau incroyable règne partout - Comme il faut pour

de choses pour emballer un midship - Enfin peu à peu un calme relatif s'établit, très relatif. Lesoudous se sont distribués par postes - On peut les voir. D'un peu plus près qu'avant. Toutes les teintes de peau depuis le noir bronzé jusqu'au jaunâtre presque blanc - Le parler agréable et doux, presque gazouillant leur donne un charme particulier, un certain cachet. A la fin, nous parlons tous courues elles; mais cet accent ne convient qu'à aller Fort de France paraît décidément de plus en plus attrayant -

Les blanchisseuses ~~ont~~ ^{exhibent} les certificats plus ou moins fantaisistes que nous montrent toutes leurs réelles qualités - nous ne pouvons que les féliciter - Les sorbets sont de plus excellents - Les bananes se retrouvent. Le midship est au comble de ses vœux et de ses vœux. Mais ^{les soudous} ~~elles~~ doivent bientôt évacuer - Elles reviendront ainsi matin et soir au moment du dîner, nous apportant les glaces, les choux palmistes préparés par leur noire main -

A remarquer aussi leurs dispositions naturelles pour la musique - Dès l'arrivée des soudous un groupe s'est formé autour du piano - On chante tantôt les chansons françaises, tantôt les chansons créoles au rythme particulier, célébrant les charmes et les beautés du Sugway Trouin, les qualités du commandant et des officiers qui sont tous de bons garçons, et des midships qui ne sont plus que de bons enfants.

Une ~~autre~~ chose qui vient tempérer notre vanité excitée par ces louanges est que la même chanson sert pour tous les bateaux - Il suffit de changer Iphigénie en Sugway, Trouin, Sugway-Trouin.

en Caille etc --- et le tour est joué -

Les tubercules sortent dans l'après-midi. Ce sont toujours eux qui ont la veine de poser les premiers le pied sur le pays nouveau. Ils nous rapportent les premières impressions. Pour la Martinique ils reviennent enthousiasmés: on trouve de tout, très jolies excursions, pays très intéressant, enfin un café épatant où l'on peut boire des choses fraîches. En effet, tout cela était très authentique; le lendemain nous pûmes le constater.

La ville, sans être grande, est assez considérable s'étend de deux côtés de la rivière Madame. Beaucoup de mouvement, et surtout beaucoup de nègres, jachant dans leur sabbat, très drôle et agréable. La ville provoque sur la rétine une impression favorable; est-ce à cause du soleil qui éclaire et met en lumière les moindres détails, à cause de la France qui y est représentée et qu'on n'a vu depuis si longtemps. Peut-être un peu de tout cela contribue à nous satisfaire.

Le premier jour on ne peut naturellement songer qu'à visiter F^{te} de France - On va de l'Hotel senal à la rivière Madame, à l'Hôpital où les douches sont excellentes; on erre un peu partout et enfin le soir vers 5^h on se dirige vers la Savane où joue la musique du Cécille. La Savane, une très grande place, presque un champ, entourée d'une double rangée d'arbres, lieu de rendez-vous de toute l'aristocratique société de Fort de France; au milieu, se dresse la statue de Joséphine dominée de hauts palmiers. La mode grecque de l'Empire a donné à Joséphine un peu trop de ventre. C'est malheureux comme coup d'œil.

L'église de F. de France est au jour le clocher peut dès lors se permettre d'être haut, d'être décoré. L'intérieur n'a rien de remarquable. C'est une église neuve et n'a, par suite, guère d'intérêt, soit religieux, soit architectural ou archéologique.

Les places sont multipliées dans la ville - routes, avec des arbres et du gazon. Il y a même un boulevard qui longe un des affluents de la rivière Madame - Mais ce boulevard est le boulevard des nègres et, comme tel, plutôt sale et mal entretenu.

Les environs de F. de France. La Martinique étant très montagneuse offre par suite de jolis sites. Des ruisseaux, je n'ose dire des rivières, descendent des crêtes par une série de cascades et le spectacle de plus pittoresque effet dans la feuillagère de toutes sortes et de toutes couleurs. Mais comment circuler dans ces bois, au milieu de tous ces arbres se reposer dans l'herbe - les trigonocéphales, comme les dragons de la fable, dépendent de l'approche de ces bois enchantés - On peut les voir de loin, mais on hésite à y entrer, et, le plus souvent on n'y entre pas - Ce ne serait pas agréable de provoquer l'appétit de ces reptiles curieux mais plutôt malfaisants. Être obligé de suivre les routes tracées entre un peu du plaisir de faire ces excursions, mais ce qui reste est bien suffisant pour satisfaire tout le monde.

Camp de Balata. Le camp de Balata est situé à 10 km. de Fort de France. De temps en temps sur la route on découvre une rue magnifique sur F. de France et la route. Le camp lui-même n'a rien de bien étonnant. Situé sur un sommet il donne aux soldats qui l'habitent une garantie de bonne santé relative.

Si l'on veut trouver des rîtes vraiment jolies, des feuillages étonnants & faut aller un peu plus loin. ~~Il faut~~ La fontaine d'Abolm mérite la peine d'être vue - Un ruisseau descendant de la montagne en cascades successives bondissant et rebondissant sur les roches bizarres abritées par un dôme compact de feuilles et d'arbres - Là on trouve de la fraîcheur, une eau courante très pure - De temps à autre une petite grève abritée permet de s'installer pour dîner, ce que nous fîmes avec un plaisir doublé par la longueur de la route et la beauté du lieu. Seuls sans ce site éloigné, au milieu d'une nature exubérante, où s'entendait l'unique bruit de la cascade et les piailllements des oiseaux plus ou moins monctés, les casques et les vestons blancs détournaient. Il aurait fallu être nègre et être nu pour cadrer avec le paysage - La première condition, était impossible à remplir - La deuxième était plus facile et un bon bain terminant cette belle journée passée en pleine liberté.

Visite à Behanzin - Le roi Sakhonien vit dans les environs de F. de France de la gracieuse pension accordée par la France. Il termine sa noble carrière entouré de ses femmes et de ses filles, loin des soucis, de ses responsabilités de roi - Heureux ! pourrait-on dire - Hélas non, Behanzin n'est pas heureux : il a froid, il grelotte.

Quand on arrive à la demeure, située sur le flanc d'une colline, on trouve d'abord ce qu'on pourrait appeler le parc ; on longe les écuries royales, vides - On découvre enfin le palais, composé de deux maisons à véranda réunies par un passage couvert - On est reçu tout d'abord par les filles de Behanzin, drapées dans des poignets violets laissant

voir des épaules d'ébène. Introduction dans une espèce
de salle d'attente meublée de différents sièges de tous
styles - le jour où j'y mis allé, les volets étaient
fermés et il régnait dans l'autre chambre royale
une obscurité absolue. Débarquis était dans
la salle à manger - Il fut prévenu de notre
arrivée et la sieste fut précéedée par un pla-
teau portant deux verres d'un affreux rhum,
tapie plutôt, qui obscurcirait la vue pendant
une bonne minute - Enfin on entend un léger
bruit dans la salle voisine - Les femmes et les filles
se rangent de chaque côté de la porte - Le
roi va paraître - Il est grand, solide, assez



P. de France - 1895

légèrement abrutie
d'expression - Le
seul quelques poils
- Il était complé-
et là quelques col-
une sorte de
d'oreilles, de velours
pieds les sandales;
un pied droit les
ils ont toute leur
et une pipe de bois
incruste d'argent
qu'il tenait à pleins mains -

Son accueil fut charmant, plein d'une véritable
bonhomie - Il serre toutes les mains; un
sourire éclair sa face noire - Une de ses filles
lui souffle: "Ami!" Il répète: "ami" avec la meil-
leure volonté du monde - Puis il s'arrête; mais
il sait encore une autre phrase: "Il fait froid"
~~plutôt~~. Il la dit peut-être parce que nous
arrivons essouffés de la montée de la colline - Je
lui ai fait observer que tel n'était pas mon avis.

La réponse fut: Vous, vous! mais moi, brux!!
 et le malheureux grelottait dans son paque - C'était
 navrant - Comme il ne savait que ces quelques mots
 de français, nous prîmes congé de sa royale personne.
 Quelle misérable destinée: avoir coupé la corne à
 des milliers d'esclaves et autres et en être réduit
 à trembler de froid dans un pays chaud.

S. Pierre

Pendant la durée de notre séjour à la Martinique
 nous passâmes deux jours à S. Pierre. S. Pierre est
 à proximité de Fort de France - Un petit vapeur
 fait le service entre ces deux villes plusieurs fois
 par jour.

Le Fort de France est la ville administrative de
 la Martinique, S. Pierre en est la ville commerciale
 et mondaine - Là se retrouvent les séparations
 de couleurs. Il y a deux sociétés bien tranchées:
 d'un côté l'élément blanc, d'un autre l'élément
 noir, dans ce dernier est classé tout ceux qui ont
 du sang noir sans les veines - Un mulâtre, serait-il
 quinzisième arrière-petit-fils de noir est dédaigné
 et exclu de la société blanche.

S. Pierre est d'aspect moins agréable que Fort de France.
 En allant à terre ^{lui} j'ai trouvé beaucoup de ressem-
 blance avec Bahia, en mieux, évidemment. ~~C'était~~
 Les quais offraient une grande analogie avec ceux
 de Bahia. La même odeur âcre y régnait - Mais
 ensuite en pénétrant dans la ville on y trouve des
 rues propres, des magasins assez grands, des têtes
 engageantes, aimables même; toute mauvaise
 impression disparaît.

La ville s'étend le long de la côte sans beaucoup de
 profondeur - Au bord de la mer des quais plan-
 tés d'arbres - Des marchands de toutes sortes y
 affluent - Dans l'intérieur de S. Pierre une rue
 principale, centre du commerce, des grands (pour

l'endroit) magasins - Les maisons particulières sont plutôt établies du côté de la rivière les Fées. De ce même côté est bâti le théâtre municipal, grande horloge située au dessus d'un escalier monumental, précédé d'une cour où pousse un unique gazon - En sortant de la ville par la rivière les Fées on arrive après un quart d'heure de marche au jardin Botanique de S. Piens - Grand, très grand même, avec pièces d'eau, cascades, rochers, montagnes, entretenu par la bonne volonté du temps - Par suite il revient légèrement à l'état vierge. Il n'en est du reste que plus curieux - Tous les arbres y poussent - Des fleurs bizarres se détachent sur le feuillage sombre. Les lianes s'accrochent un peu partout - On se croirait dans une forêt bien exotique, bien isolée. et soudain on aperçoit sur les troncs les ~~arbres~~ arbres des étiquettes émaillées d'écrit avec grand soin le nom de l'arbre, le nom savant et le nom populaire, une carte de l'Australie où les centres de production de l'espèce sont teintés de rouge - Amère désillusion - Se trouver dans une forêt étiquetée ! Mais tout cela n'ôte rien de la valeur esthétique du Jardin Botanique de S. Piens - Réellement il est magnifique.

Le soir de notre arrivée à S. Piens, grand bal donné par les Français et crioles de la société naturellement, tout ce qui est susceptible d'être nègre est vigoureusement écarté, sauf les musiciens, peu nombreux ~~du~~ du reste - Nous avons permission jusqu'à trois heures du matin - Le bal est bien chaud, on est beaucoup ; surtout beaucoup de 's'éléments masculins, malgré quelques jeunes filles venues de F. de France pour assister à

la soirée -

Nous regagnons Fort de France le lundi 4 février. Nous y restons cinq jours, ~~pendant~~ - Pendant la soirée, nous continuons à visiter les endroits, les sites curieux. Notamment la chute de la rivière Madame près des sources. Sur le lit parsemé de cailloux rebordissent les eaux - De chaque côté un rideau de feuillage la chute elle-même n'est pas très importante mais est très pittoresque.

Pendant la fin de notre séjour à Fort de France, arrive sur rade un navire Américain, le May-Flower, appartenant au gouverneur de Porto Rico. Il est fin, élancé, possède de jolies lignes d'eau mais son arrière à pleuye semble avoir été défoncé par un coup de mer. Le navire fut acheté au moment de la guerre Hispano-Américaine pour servir de croiseur auxiliaire - maintenant ses fonctions sont plus pacifiques -

— Les Saintes —

Nous appareillons de Fort de France le dimanche 10 février pour les Saintes. Maintenant c'est la période de travail qui commence: pendant une semaine nous faisons tous les exercices possibles. C'est un peu fatigant mais réellement très intéressant - Les trois, notamment, ^{que} nous avions à régler nous mêmes, que nous dirigeons, offrent beaucoup d'intérêt - En suite, une chose nouvelle: l'hydrographie -

Les Saintes sont une série d'îles volcaniques très découpées, offrant des abris sûrs - La côte étant acrore presque partout les mouillages sont commodes - Le Duguay Trouin mouille entre l'Îlet à Cabrit et la Terre d'en Haut -

Les îles sont montagneuses, peu boisées - Partout

des broussailles - surtout beaucoup de manacouillon.
On voit partout de ces arbres perfides dont le
suc ~~est~~ est un toxique violent, dont la racine est
un acide. Heureusement nous sommes prévenus
de ~~son~~ ^{leur} influence néfaste et nous nous ~~exartons~~
soigneusement de ~~leur~~ ^{leur} voisinage, ne les considérant
qu'avec crainte et respect, ainsi qu'on le fait
pour les être dangereux et malfaisants -

V. Miquel

En dehors de ces arbres vici qui valent la peine d'être
remarqués, du moins comme végétation -

Le long de la côte une série de manebous plus
ou moins élevés avec, au sommet, un décor momenta-
né composé d'avirons, de ballons, de drapeaux, accessoi-
res obligés de l'hydrographie. De temps en temps,
quelques petites plages où le sable est très fin, quelque-
fois visitées par des requins, et toujours par les
lames du large.

Le village des Saints se compose d'une rue bordée
de maisons - Rien de pittoresque - Cette unique rue est
parcourue par beaucoup de militaires, mais peu de
nègres francs - Les habitants, aimables et serviables,
ressemblent, à ce point de vue à ceux de la Martinique

Au milieu de la côte des Saints dans le N, l'île
de Cabrit se dresse - C'est un pénitencier, peu fréquenté,
du reste - Les habitants de cette maison hospitalière sont
chargés de l'entretien des routes aux Saints (là, le travail
n'est pas très considérable) et on les envoie de temps à
autre procéder aux réparations et aux constructions
dans les forts qui protègent la Martinique -

Lesoudous se font rares - Il n'y en a plus que
deux échantillons aux Saints, Armande et Armande
dont les certificats se transmettent religieusement à
génération en génération - Elles ne sont que bronzées -
Leurs enfants ne le seront plus du tout -

- Guadeloupe -

Nous appareillons des Saintes le lundi 18 Février. D'abord nous exécutons un exercice de bombardement du Fort Napoleon. Nous essayons de décrire une courbe idéale qui permettrait à tous les coups de l'être au but, le réglage du tir étant fait une première fois. Ensuite on vient sur la droite et on se dirige vers Basse Terre. Nous arrivons à Basse Terre à 3 h.

La Guadeloupe présente l'aspect de la plupart des Antilles - montagneuse - très découpée - De notre mouillage on voit la Soufrière dans les nuages, si plutôt on ne la voit pas. Des éclaircies permettent d'apercevoir sa crête se profiler sur le ciel, rectiligne, avec ça et là quelques aiguilles - Là haut tout paraît sec - La végétation s'arrête nettement et au dessus la Soufrière semble à pic - Ce ne sera pas commode de monter là haut - De chaque côté, la Soufrière est encadrée de plusieurs montagnes de moindre importance -

Le long de la côte s'étale la ville de Basse Terre. La ville ne présente rien de saillant - Pas de monuments remarquables - Au bord de la mer, des cahutes à rûge, bâties sur pilotis, plus sales les unes que les autres -

Comme d'abarcadère, une construction monumentale en fer, très commode du reste, à deux étages.

Pendant notre séjour à la Guadeloupe il est organisé une vaste excursion à la Soufrière (ou moins loin, ad libitum). Dès le matin on part, armé de musettes et de bidons remplis par les soins maternels d'une gamelle prévoyante. C'est un vaste pique-nique - Les moyens de transport sont laissés à notre disposition - On peut monter au Camp Jacob en voiture, à pied même - Là haut, on avisera si l'on doit continuer car la montée paraît rude et il fera bien chaud.

La route de Dame Lene au camp Jacob est une ascension perpétuelle - Au bout d'une demi-heure de voiture, on aperçoit le Sugway-Kouin réduit aux proportions d'un infiniment petit - De chaque côté de la route se profile la végétation des Antilles, très touffue ici - Et temps en temps quelques maisonnettes se perdent sous le feuillage - Quelques têtes se montrent - Ce n'est plus le type nègre - On reconnaît le type indien presque pur : les femmes aux traits fins, très réguliers ; chez les hommes la différence est quelquefois moins accentuée - Beaucoup ont même certaines ressemblances avec les taggaroni Italiens ; il y a ~~même~~ quelques figures peu rassurantes que nous rencontrons parfois sur la route, non que j'en veuille, par cette remarque, accuser les Italiens d'avoir des têtes de bandits.

Le Camp Jacob est un village coquet groupé autour du camp proprement dit - Il y a même un asile d'aliénés - On trouve donc la civilisation et même de la gloire ce qui n'est pas à le dédaigner par la chaleur qui nous affaiblit et nous ôte toute énergie - Le camp est très bien compris - Bien aéré, bien ombragé, entouré de paysages superbes, il offre aux soldats des distractions nombreuses en même temps que d'excellents terrains pour les exercices.

Après avoir traversé le camp, on arrive ^{au bout de} ~~à~~ cinq minutes de marche à la cascade. ~~Après~~ On suit un sentier qui borde un précipice caché par les plantes et des lianes du plus pittoresque effet. On traverse ensuite le ruisseau qui vient de la cascade sur un pont primitif dont les noms des ingénieurs sont vigneusement gravés dans le roc. On arrive enfin à la cascade - L'eau boudit de rochers en rochers, claire à donner envie de se

placer sous sa douche - d'endroit où nous sommes
est encaissé entre de hautes collines - Le feuillage
tropical nous abrite - la fraîcheur de ce ravin,
le bouillonnement de la cascade, la fatigue, tout
nous invite à un délicieux sommeil rempli de
visions de cascades bouillonnantes et de sites merveil-
leux -

Mais après un instant de repos, il faut songer
à gagner les Bains Jaunes où doit ~~s'y~~ avoir
lieu l'opération importante du dîner -
Alors aussi vite que la route du sentier le
permet nous nous acheminons vers les Bains
Jaunes. Pendant plus d'une heure, on circule dans
une véritable forêt vierge, cotoyant tantôt le
ravin, tantôt grimpant directement au milieu
des arbres et des fougères - D'immenses lianes
descendent des branches - Partout une voûte
de feuillage nous cache le ciel - De tous côtés
des plantes extraordinaires, des fleurs quelquefois,
des fougères arborescentes forment un feuillage
incroyable - Ici les serpents ne sont plus à redou-
ter, on peut se permettre de marcher dans
la verdure, de s'éloigner sans crainte des sen-
tiers qu'on n'aime pas à voir dans la luxu-
riance épanouie d'une telle nature - Quelques
chants d'oiseau viennent rompre le silence
solennel de la forêt - On se sent presque réduit
à rien au milieu de la majesté puissante qui
se dégage de toute cette vue - On continue à
marcher sans penser, sans réfléchir, saisi pro-
fondément par la beauté du spectacle.

Enfin nous arrivons à une petite clairière
une espèce de cirque se dessine au centre - Nous
allons toucher au but de notre course; nous
sommes aux Bains Jaunes - Quelques pas encore

et le sentier débouche au fond d'une piscine ~~non~~ alimentée par une source qui sort des rochers. L'eau est chaude, à peu près à la température du corps - Un air frais nous inonde à notre arrivée, trop frais même - Pour s'habituer à la température du lieu et en même temps pour permettre à nos flancs de sécher librement, un bain est décrété à l'unanimité. Ce bain délicieux nous repose et donne à nos estomacs une profondeur vertigineuse - En sortant de l'eau, le dîner était nécessaire et indispensable -

Sous ces conditions nous ne pourrions supporter de Dame-Lerre qu'un souvenir agréable. On hésite entre Fort de France et Dame-Lerre. Quel est l'endroit le plus joli? That is the question.

Commerce de Dame-Lerre - La Guadeloupe fait le commerce de la canne à sucre, de la vanille qu'on trouve en abondance - Des lignes de paquebots nombreuses y passent. Pointe à Pitre, la capitale de l'île, est la ville commerciale - Dame-Lerre à cause de son climat est plutôt la ville de plaisance.

— Saint-Barthélemy —

Saint Barthélemy a appartenu à la France et à la Suède. Puis elle a été rachetée par la France à la suite d'un vote fait par les habitants qui fut favorable à la France à l'unanimité.

Cette île de S. Barthélemy a perdu parait-il beaucoup de son importance. Maintenant elle est très pauvre et n'a aucun mouvement commercial. Les habitants sont Normands pour la plupart et très misérables. Les Français sont du reste peu à peu refoulés dans l'intérieur et remplacés sur la côte par des Anglais. Un petit port, Gustavia assez bien abrité est la ville la plus importante (et combien peu!) de l'île.

Le Duguay-Trouin mouille à S. Barthélemy le samedi 21 Février à 10^h30 du matin. L'abri de notre mouillage est peu abrité sauf du côté du N et du E où est la terre.

Dans le S une bande de rochers sépare le Duguay-Trouin du large.

L'île de Saint Barthélemy n'offre à l'œil absolument rien d'attrayant. Une série de mamelons couverts de broussaille jaunâtre avec, ça et là, quelques arbres verts qui s'y sont oubliés, c'est toute l'île. Du Duguay-Trouin on voit dans l'E les premières maisons du port de Gustavia et les restes du Fort Gustavia et du Fort Oscar qui en défendent l'entrée.

— Saint Thomas —

Le Duguay Trouin arrive à Saint Thomas dans la matinée du 27 février - Bien avant d'entrer dans le port de Charlotte. Aualia on distingue une énorme pancarte blanche sur laquelle se détachent en noir quelques lettres - On sent qu'on approche du pays des fantaisies réclames, l'Amérique -

Le fait est que Saint Thomas, bien qu'appartenant nominativement au Danemark, est possédé, commercialement parlant, par les Etats Unis -

La rade de Charlotte. Aualia est très bien abritée - La baie, après l'entrée assez étroite s'élargit brusquement, formant un port vaste et sûr - En rade beaucoup de navires, dont un croiseur cuirassé Russe, le Duc d'Edimbourg -

Au fond de la rade trois mamelons s'étendent le long de la côte - Sur ces collines sont bâties toutes les maisons de Saint Thomas - C'est assez curieux de voir ces trois séries de toits rouges superposés en étages, de maisons blanches à verandats - Plus loin, sur la droite plusieurs maisons très coquettes, d'une blancheur éclatante, surmontées du pavillon américain - Ici, ce n'est pas comme à Saint Barthélemy où la verdure est un phénomène - A Saint Thomas les maisons sont encadrées d'arbres - A droite de la ville la côte s'abaisse bordée de palmiers et de cocotiers

Le port de Charlotte Aualia est un port franc, qui possède beaucoup de mouvements - C'est un ~~très~~^{très} bon de

avitaillement pour la plupart des paquebots qui y trouvent en abondance les approvisionnements nécessaires -

Le commerce n'est pas considérable - Mais cette île deviendrait dans le cas du percement de l'isthme de Nicaragua, d'une grande importance - Les États Unis ont depuis longtemps envisagé cette situation, avantageuse et ils envahissent peu à peu cette île où tout le monde parle anglais -

Les Français sont peu nombreux dans l'île et très misérables - Ils forment une colonie absolument à part, composée particulièrement de Normands qui ont émigré de St. Barthélemy pour chercher fortune à St. Thomas. Mais la fortune ne se trouve pas souvent et ces malheureux en sont une preuve vivante.

Dès l'arrivée du Guay-Bouin, le port est envahi par une foule de marchands, de blanchisseuses - Autour du bord toute une flottille de petites pirogues manœuvrées, évoluant avec rapidité et précision, conduite par des nègres comme à l'époque de France, mais des nègres bien différents - Ce n'est plus le bon nègre Français qui parle créole, qui est enfant, qui ne demande qu'à rire en montrant tout son clavier - Ici ce sont des nègres anglais qui ont acquis de leurs maîtres une tranquille audace et un sans-gêne tout-à-fait saxon - Les blanchisseuses aussi sont changées - Elles n'ont rien de piquant dans la figure - Pas un seul trait qui ne soit trop laid - Elles sont énormes, vêtues de blanc, s'appellent Cléopâtre, Roxane -

J'ai bien ri quand elles sont arrivées à bord, pressées de montrer des certificats logqueteux à tout le monde et réduites à se mettre sur un rang

en attendant la permission de se rendre dans les
portes - Elle s'étaient instinctivement placées par
rang de tailles - On avait presque envie de leur
crier "A droite s'il y a lieu !" Mais elle n'auraient
rien compris aux beautés de l'infanterie, ne
compréhendant déjà rien de celles du Français -
Elles ne parlent même pas français ! C'est bien
le nègre abruti par la civilisation anglaise.

Pendant le séjour du Duguay-Trouin à
Charlotte Amalie, arrive un trois-mâts d'origine
Américain, le Houongakela - Son équipage est
très particulier, très cosmopolite - Les Américains
sont les moins nombreux - Deux Français embar-
qués sur le Houongakela nous racontent que
ce bateau est presque un repaire de bandits de
tous les coins du monde - Les officiers Américains
passent leurs temps à d'interminables amants
de luxe. Ils s'arrêtent quand le rang coule - C'est
bien bien la forte éducation des pays Anglo-
Saxons !.

Nous partons tous de S. Thomas sans regrets
car la ville ne présente aucun intérêt et nous
avons hâte d'arriver à Santiago, théâtre des récents
exploits des Américains.

- Santiago de Cuba -

La côte de Cuba se détache dans la brume matinale. La crête est absolument rectiligne - aucun relief. On cherche l'entrée de la rade. Impossible de trouver quelque marque distinctive - Ce n'est qu'à un mille, peut-être un peu plus, qu'on voit une différence de teinte de chaque bord de l'entrée. Les talus du fort Morro se profilent de plus en plus nettement sur le ciel - On voit des casernes américaines, des soldats pittoresquement groupés sur les roches en contrebas du fort. Quant aux brèches qu'on s'attendait à y trouver, on n'en aperçoit rien - De temps en temps cependant une éraflure de la muraille, une corniche enlevée attestent de l'effet (ou peu d'effet même) des projectiles américains.

L'entrée est très étroite - Nous passons très près du fort Morro - Quand nous sommes par là travers de vigoureux hurlements sortent les poitrines ~~des~~ des soldats américains, acclamant notre arrivée. Au haut du fort, sur le ciel se détachent les volutes gracieuses de deux jeunes filles, une toujours agréable.

Mais le Duguay-Trouin continue sa route laissant derrière lui le fort. Nous passons près de ce qui reste du Heermac, un ~~maât~~ mât qui sort lamentablement de l'eau, unique souvenir d'une prouesse inutile - On voit de temps à autre de petits forts abandonnés, aux murailles crénelées recouvertes par des buissons.

On arrive bientôt en vue de Santiago ~~est~~. Les maisons s'étendent au fond de la rade s'a-

passant aux dernières ramifications de la Sierra
del Cobre dont la crête rectiligne paraît se détacher
en noir sur le fond bleu pâle du ciel.
Nous nous trouvons loin de la ville, les fonds ne
permettant pas au Uruguay - bravin de plus
s'en approcher - on distingue les appointements
le "Nautical Club" -

Mais c'est là tout ce que j'ai vu de Santiago
n'ayant pu descendre à terre à cause d'un léger
surdore qui forçait une de mes jambes à rester
étendue - Ce n'est pas sans envie que j'ai
vu partir mes camarades, en excursion, au
bal mais il fallait s'y habituer et j'en
connais de la société de Santiago que les visiteurs
qui s'arrêtaient à la porte de mon porte -

De reste cette me a suffi pour me montrer
la grâce et l'amabilité des Américains peut être
un peu trop exagérées et aussi le contraste frappant
entre les deux races qui habitent Cuba

très séparées de mœurs et d'idées, l'une à en avoir
le souvenir Espagnol profondément gravé, étant
tombe de Charybde en Sylla malgré la révolte,
l'autre songeant à sa supériorité, cherchant à
étendre de jour en jour ses prérogatives.





Ma première impression en voyant les officiers américains n'a pas été très favorable. La première tête américaine qui parut le bord était couverte d'un casque colonial surmonté d'une pointe dorée et agrémenté de chaînes et plaques d'un effet plutôt bigarre. En plus ~~le~~ l'officier qui portait ce casque paraissait raide, renfermé de morgue, le'daigneux même (pourquoi, j'en sais rien), mais bien campé dans son veston. Il est vrai que cette tenue pouvait représenter celle du monsieur non encore présenté. Plus tard j'eus l'occasion de revoir ce même officier sans lui retrouver cette hautaine attitude qui lui convenait du reste fort peu.

Mais laissons un peu de côté le homme pour arriver aux jeunes filles, plus intéressantes à mon avis en ce sens qu'elles diffèrent beaucoup des Françaises : tout d'abord une grande liberté d'allures et de langage mais aussi une plus grande franchise et une non moins grande coquetterie.

Hélas de mousselines, d'étoffes fraîches et claires, elles ont égayé le bord pendant tout un jour, remplissant les couloirs des échos de leurs paroles et éclats de rire, promenant partout leurs robes amples et leurs énormes chapeaux.

Le bal ou plutôt les bals se sont fort bien passés. Les two-steps et les valses américaines débrouaient un peu, paraît-il, mais ~~avec~~ un peu de pratique autour du piano du bord les midship ont pu ne pas faire trop mauvaise figure.

Les souvenirs de la guerre - Pendant le séjour du Duguay
Trioux à Santiago, le gouvernement Américain
 a montré en détail ('great attraction') le
 champ de bataille d'El Caney où la valeur
 Américaine triompha de la bravoure Es-
 pagnole. Là les Espagnols avaient concentré
 (ou à peu près) leurs forces pour essayer d'ar-
 rêter l'invasion Américaine. Les armées
 du peuple libre par excellence s'étaient
 avancées jusqu'aux hauteurs de San Juan.
 Grâce à la faible opposition des troupes
 espagnoles qui, abattues, quant au moral,
 par des pressentiments de mauvais augure
 reculaient à mesure que leurs adversaires
 avançaient - El Caney était la clef
 de Santiago - C'est là que ces défenseurs
 seraient vaincre ou mourir - Mais il
 leur fallait du moins occuper une forte
 position; cette forte position, les Espagnols
 la possédaient; ils s'étaient établis sur
 une colline à pente rapide - Au bas stagnait
 un marais; au delà des bois. Mais au
 moment de livrer le combat, les Américains,
 occupant déjà le bois, les Espagnols jugèrent
 bon de se retirer, laissant la crête absolu-
 ment ~~et~~ dépourvue de garnie, pour s'établir un
 peu en deça. De cette façon les troupes des
 Etats-Unis pourraient sans peine traverser
 le marais et escalader la pente sans avoir
 à souffrir du feu des Espagnols. Il est évident
 que, dans ces conditions, étant donné le nom-
 bre des Américains, Santiago était irrémé-
 diablement perdu - Pendant le corps à corps
 la bravoure Espagnole se retrouva enfin -
 Les soldats se firent ~~tuer~~ mais leur sang
 tuer

était désormais insuffisant pour con-
server à l'Espagne la domination de Cuba.
Il leur eût fallu ~~un~~ ^{une} peu plus d'énergie
dès le début du débarquement Américain.
Il leur eût été facile de rejeter les en-
hisseurs à l'eau - Mais ~~don~~ si les Américains
avançaient le plus souvent à l'ar-
mée, qu'ils se précipitent sous les fusils
ennemis, les Espagnols avaient un mo-
ral déplorable - Dès le commencement de
la campagne ils étaient moralement
battus.

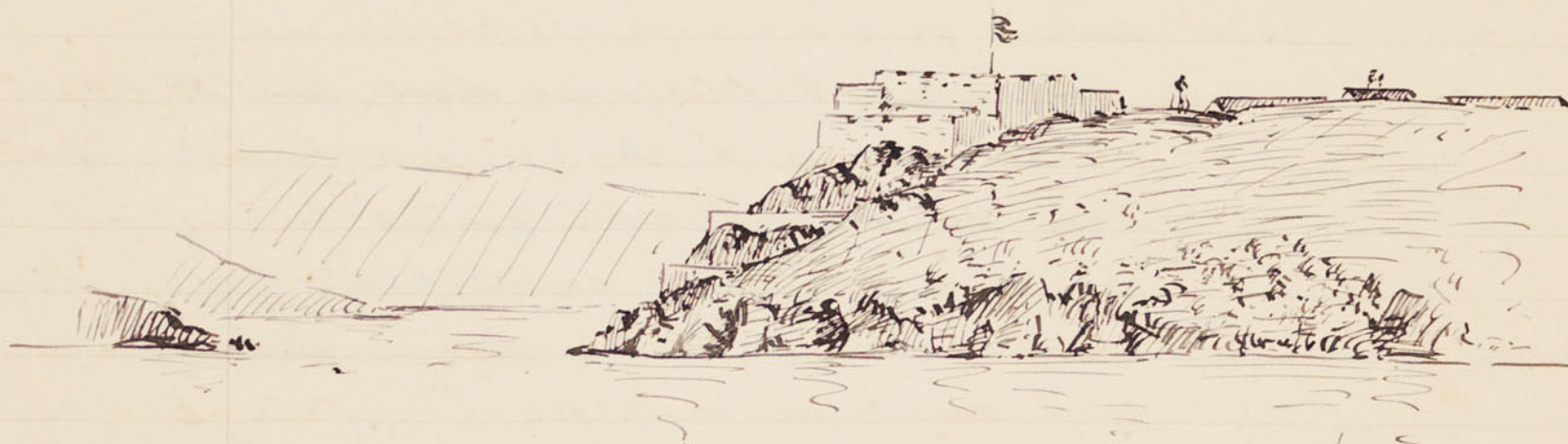
C'est du reste ce qui se passa aussi
sur mer - Cervera, indécis, se laissa
abattre et bloquer dans Santiago - Il
ne se décida à sortir que quand il était
trop tard, et cette sortie même, où il
risquait tout, aurait été plus fâcheu-
se au plutôt moins désastreuse
s'il ~~aux~~ n'avait eu l'intelligence atrophiée
par cette persécution morale qu'il cou-
rait à un échec.

Au lieu de longer la côte en ligne de
file ainsi que le fit Cervera, n'eût-il
pas été préférable pour sa flotte de
sortir de Santiago directement ~~vers~~
en large; chaque bateau choisissant
son adversaire et le combattant même
jusqu'au coup d'épée, à qui était
si possible avec le tir mal réglé, mal
dirigé des Américains - Evidemment, dans
ce dernier cas, les navires Espagnols en
seraient pas tous sortis. Une bonne moitié
peut être aurait été perdue. Mais
ne valait-il pas mieux en sacrifier trois

pour sauver le reste, que d'échouer toute une
flotte à quelques miles en port, certains
bateaux presque intacts. comme le Viscaya
et le Cristobal Colon.

Il est certain qu'une telle décision prouve
que Cervera n'avait pas son sang froid.
et était dominé par une force morale
qui l'aurait dicté sa volonté, le poussant
à la défaite irrévocable.

R. M. P.



P. Morris



- Nouvelle - Orléans -

Navigation dans le Mississipi - Nous entrons dans le Mississipi dans la matinée du 13 Mars - Des deux bords, des côtes basses et plates - Quand je dis côtes, j'exagère, car d'abord, on ne voit que deux rangées de piquets - Tous les bas fonds formés par les alluvions du Mississipi sont retenus par une file de pilotis qui délimite le Mississipi. Nous passons très près des rives - Il semble de reste étonnant qu'avec le Duguay-Brouin on puisse en passer si près.

Un petit brouillard s'est levé et nous fait apparaître les herbes et les arbres du rivage derrière un rideau léger et mouvant. L'eau jaune du Mississipi reste calme; le Duguay semble se livrer passage au milieu d'une vase liquide et sablonneuse -

A l'entrée du fleuve les fonds sont plus bas que quand on a pénétré dans son cours. Ceci tient à la grande quantité d'alluvions déposée par le Mississipi. Ensuite les fonds redescendent jusqu'à 30 ou 50^m.



L'entrée du Mississipi

Des deux côtés du fleuve des lignes télégraphiques courent aux pylônes de l'embouchure - De temps en temps quelques cahutes bâties sur pilotis qui doivent plutôt faire mauvaise figure pendant les orages du Mississippi - Les hautes cheminées d'usines apparaissent aussi - Enfin sur le fleuve nous pouvons voir les ferry-boats aux formes bizarres qui, vus de loin ressemblent à d'énormes maisons flottantes.

A mesure qu'on avance dans l'intérieur du fleuve le mouvement augmente - Les habitations sont plus fréquentes - Quelques hurrahs, toujours accompagnés de sifflets, saluent notre passage. Mais nous ne pouvons aller d'une seule étape à la Nouvelle-Orléans - Nous nous arrêtons à 6^h 40 du soir à English-Turn à une quinzaine de miles de New-Orléans.

La température a beaucoup baissé - Nous regrettons presque la chaleur de Bahia - Mais, avec l'habitude, on s'y fera - Quelle espérance! J'ai eu navré en songeant que nous devons geler jusqu'à New-York. Une bonne compensation est la tenue en bleu que nous pouvons revêtir.

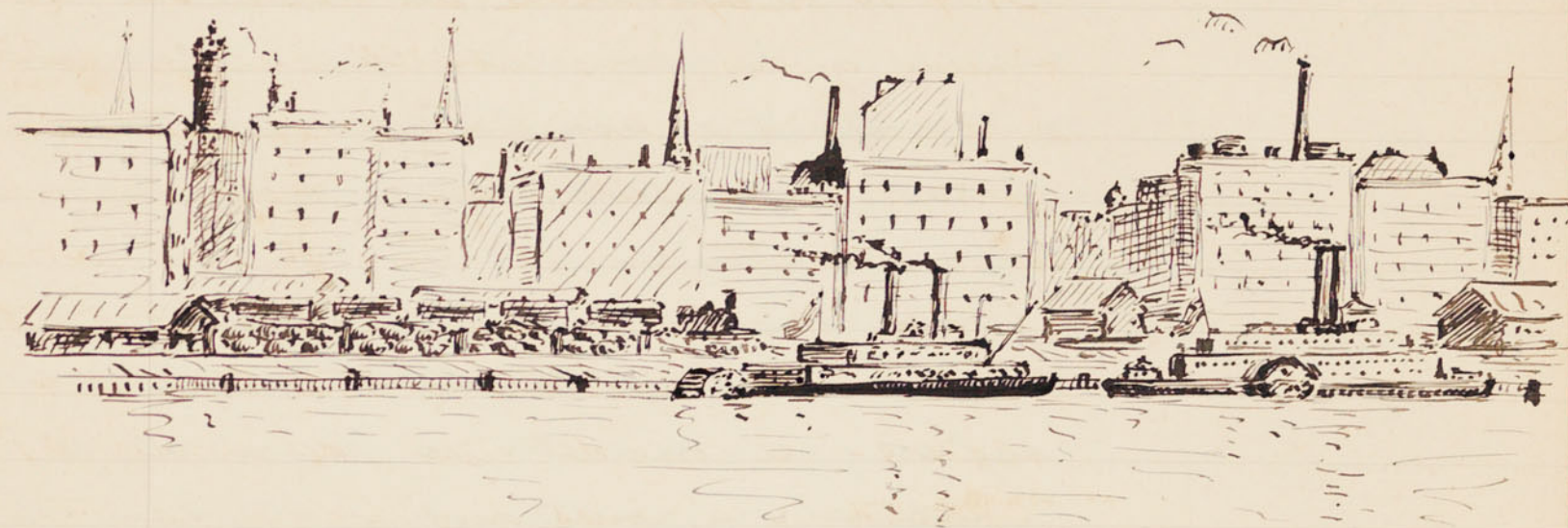
Le lendemain matin à 7^h 30 nous appareillons. Les gens se précipitent de tous les côtés pour assister à notre passage. Tout un pensionnat de jeunes enfants de la libre Amérique nous étendit de hurrahs et de coups de sifflets - Sans le lointain apparaissent les fumées, les cheminées, les grandes casernes de la Nouvelle-Orléans - De nombreux steam-boats et ferry-boats nous croisent ou nous dépassent - On sent l'animation d'une grande cité.

Le soleil, un chaud soleil, s'est levé pour illuminer notre entrée et nous permet d'apercevoir tous les détails des rives - En passant à la hauteur du Fort Jackson le Duguay-Trouin salue la Nouvelle-Orléans de 21 coups

de canon - Le Fort répond mais avec beaucoup plus de difficulté - Il est du reste assez curieux de constater le peu de rapidité des tirs de l'artillerie Américaine. Notamment, au Fort Moore, j'ai eu un moment que le salut n'en finirait pas.

A 9^h30 on approche au milieu du Mississippi & peine avons nous mouillé que les embarcations à vapeur, à l'aviron nous entourent, mais ne portant que des fournisseurs, cordonniers, blanchisseuses et autres gens de même ~~de~~ genre - A babord s'étend la ville de New-Orléans. A tribord un faubourg spécialement destiné aux nègres, Algiers. Le long des rives, des chalands énormes, les bateaux à roues aux formes fantaisiques, des remorqueurs à double coque sort accostés. Des quais en planches s'étendent presque à perte de vue, surchargés de balles de coton, encombrés de voitures, de camions. Plus loin une ligne de wagons de marchandises et enfin les maisons noires, enfumées de la ville - L'aspect n'est pas précisément réjouissant. Mais nous sommes en Amérique et il ne faut pas nous étonner de trouver des villes ressemblant à des usines, le même que des usines ressemblant à des villes. Des clochers ~~aux~~ nombreux dômes et amas de maisons, un dôme doré resplendit dans une rue qui débouche en face du Duguay-Trouin. Cette rue est parait-il Canal-Street, la rue la plus importante de la Nouvelle Orléans, d'après, toutefois, le Brediker, notre oracle et notre augure. Nous apprenons avec un certain plaisir que le ra-et-rient entre la terre et le bord sera fait par un remorqueur de la Nouvelle Orléans. Un brave homme s'est chargé de ce service, gratis naturellement,

à condition que ses remorqueurs seuls pour-
raient amener les visiteurs à bord. Il aurait
le "monopole". C'est bien Américain,



La Nouvelle Orléans. Nous sommes aux peu enthousiasmés, nous deman-
dant, d'après l'aspect de la ville, ce qu'elle pouvait
nous réserver. Nous débarquons en face de Canal-Street
Pour y arriver nous traversons d'abord le quai
couvert d'une poussière fine qui nous blanchit
complètement. Une fois dans la rue Canal-Street, nous
sommes enfin à l'abri de cette saleté. Nous pouvons
regarder autour de nous sans être aveuglés.

Canal Street est très large. Le milieu de la rue
est réservé aux tramways qui vont en nombre
incalculable. Dix lignes vont d'un bout à l'autre,
se succédant à une minute à peine d'intervalle.

Les trottoirs sont couverts par des veranda
très larges. Ceci fait un peu songer aux arcades
de la rue de Rivoli mais à mon avis, celles-ci sont
incomparablement plus esthétiques et plus agréables.
Au bas de Canal Street est une obélisque élevée

en souvenir de je ne sais quelle escarmouche de la guerre de Sécession - Canal Street est la rue commerciale de la Nouvelle-Orléans. C'est là que s'élèvent les plus beaux magasins (en passant, je citerai Holmes) et les principaux clubs, le Boston - le Pickwick - Tout cela bâti à peu près sur le même modèle d'une architecture simple, quelquefois de bon goût, mais rarement; ce sont surtout de grandes casernes, pratique naturellement, sacrifiant l'élégance au confortable, Américaines enfin.

Canal Street sépare New-Orléans en deux quartiers - à droite le quartier Français, sauf du reste, sauf assez loin du centre de la ville où se trouvent des habitations particulières - à gauche, le quartier Américain, Irlandais, Italien, s'étend très loin et se termine en dehors de la ville par tout un monde de petites villas, gentilles, entourées de verdure où rien ne fait pressentir la proximité d'un centre industriel tel que New-Orléans - Avant d'arriver là on traverse toute une série de rues commerciales puis des jardins, des pelouses où se dressent des statues de célébrités, notamment un Américain le chapeau sur la tête (on voit que c'est passé dans les habitudes), un rouleau de papier à la main, le général Lee, paraît-il.

Quand on veut visiter la ville rapidement et entièrement, il est très commode de prendre les tramways qui font faire le tour complet de la ville en une ou deux heures - Ce n'est pas très fatigant et on voit ainsi suffisamment les endroits qui paraissent ou pittoresques ou agréables.

Nous avons ainsi aperçu un Athletic-Club avec estrade, stand, salle de bain et naturellement es-

Tout d'abord, plus loin, un immense terrain qu'on transforme à coups de dollar pour en faire un jardin particulier; enfin partout de légères constructions aux veranda en fer de couvré, agrémentées de chapiteaux, de pignons, tout cela voulant ressembler à l'art et n'en étant qu'une caricature - J'ai vu encore mieux les maisons sans style pour la plupart de Canal-Street.

Le quartier créole, ~~plus~~ au delà du quartier Français, est incomparablement plus joli - L'Esplanade France est une promenade vraiment européenne. On y trouve bien de temps en temps de simili chalets suisses mais il ne faut pas trop demander.

Nous avons visité en détail le Charity-Hospital, très grand et très complet, ~~divisé~~ divisé en plusieurs morceaux donnés chacun par un généreux philanthrope, qui du reste n'a pas oublié, avant de mourir, de faire inscrire ses initiales partout où il est possible, et même impossible, de les graver. Il ne reste plus que les malades à marquer.

On y reçoit toute personne blessée - Pendant notre visite nous avons pu assister à un pansement d'un nègre - Dans la salle d'opération, un blessé attendait patiemment, étendu sur une table de verre, qu'on lui fît l'extraction d'une balle gênante, pendant que les mouches non moins gênantes lui voltigeaient au dessus de la figure.

Tout est soigneusement propre, les tables en verre - le moins possible de bois, le tout nous a-t-on expliqué complaisamment, pour éviter les microbes, évidemment. Des ascenseurs permettant aux différents étages de communiquer - Les salles sont très nombreuses - J'ai remarqué surtout la salle des babies les pauvres petits (parmi eux beaucoup d'abandonnés) jouent chacun dans leur lit, entouré d'une balustrade

haute pour éviter les chutes. Mais, pour la plupart ils n'étaient guère d'humeur à jouer et la vision de leur figure pâle au milieu des draps blancs évoquaient des idées de mort pour ces pauvres innocents qui ne semblaient qu'à vivre - Pourquoi les légués ne meurent-ils pas à leur place ? C'est toujours la grande, l'insoluble question.

Après cette visite de l'hôpital, visite à l'Académie de médecine de Tulane - là encore l'esprit pratique des Américains se retrouve - On a tout sous la main, en particulier les cadavres, ou plutôt les macchabées. A la Nouvelle Orléans ce sont les nègres qui servent à faire la main des futurs médecins - Raison : les muscles sont plus formés et par suite la dissection plus facile. Toute une salle est réservée - Une vague odeur de pourriture s'exhale de toutes les tables recouvertes d'un drap - Des bras à moitié desséchés pendent, des têtes plus ou moins dépeuillées, plus ou moins affreuses apparaissent - C'est très réjouissant. Il y a un musée de pièces anatomiques, très intéressant évidemment, mais permis aux jeunes filles - ~~C'est très intéressant~~ mais cela ne serait guère admis en France ; ici il paraît que les girls ne gênent pas trop les étudiants par leurs questions - De lors, pourquoi se gêner ?

Le lac Pontchartrain - Le lac est aux lois de la Nouvelle Orléans. Il y a environ $3\frac{1}{4}$ d'heure de tramway - Le voyage en lui-même n'a rien de bien intéressant - Cependant on traverse un cimetière réellement curieux - Des mausolées blanches avec des statuettes ou même des bas-reliefs, des monuments élevés aux soldats morts pour l'indépendance ou another thing, des tumuli surmontés de statues, notamment celle du général Johnston

représenté sur un cheval fougueux, en bronze.
Une inscription, qu'on ne peut réellement pas prendre pour une épitaphe a attiré mes regards : Interdit aux bicyclettes de circuler sans cette allée. Les bicyclettes ne respectent de d'ailleurs rien.

Avant d'arriver au lac on suit en tramway une chaussée étroite : à gauche un canal qui conduit les eaux du lac à la ville & droite un bois taillis marécageux où les arbres prennent des bains de pied. Ensuite les arbres cèdent la place à une vase sablonneuse. On arrive à la gare de West-End - A peine débarqué on s'aperçoit que West-End la Nouvelle de New-Orléans n'est composé que de quelques maisons et d'une immense levée de planches comme les quais de la ville - Sur ces planches se tiennent de véritables baraques de foires ; des chevaux de bois, une grande roue (à l'électricité, of course), un tir, un théâtre, un café. Mais tout cela ne marche que pendant l'été et à plus forte raison, pas pendant le carême. Nous étions donc seuls à y être - Plus loin de la côte on a ménagé une allée avec des pelouses - Il y a même un labyrinthe. J'ai voulu m'y perdre mais je n'ai rapporté de cette excursion, peu sangoureuse du reste que des souliers baveux et une grande hâte de partir -

Quant au lac lui-même, il est grand, c'est ~~non~~ certain ; ~~mais~~ c'est bien tout ce qu'il a pour lui on chercherait en vain la limpidité du lac Léman ; les eaux du lac Pontchartrain se contentent d'être un peu moins sales que celles du Mississippi et si peu !

Les Clubs.

Les clubs sont nombreux à la Nouvelle Orléans : le Boston, le Gymnastic, le Pickwick, le Jockey. Tous sont fort bien aménagés, chauffés, éclairés. Les salles de lecture

se se tiennent au courant de toutes les relations nouvelles. Le Picknick est presque entièrement Français. Mais il ont tous le tort d'être un peu restaurants. Le Gymnastic-club, lui, est particulier. Tous les instruments possibles de torture musculaire y sont assemblés. Salles d'armes, salles de bains, piscines, douches complètent le club. C'est tout ce que peut demander un bon Américain.

La Société Française de la Nouvelle Orléans. La Société Française nombreuse du reste (elle est presque égale à la population Anglo-^{Américaine} ~~Américaine~~) s'est bien, ou à peu près bien conservée, au point de ne pas perdre la langue. Mais les coutumes Françaises ont disparu cédant la place à l'éducation Américaine. On ne comprend même plus le système Français, et réellement on est tout prêt de se rendre à l'avis des Américains. "N'est-ce pas mieux compris et moins humiliant de laisser une jeune fille à son propre honneur que de la tenir en laisse comme on le fait en France?" me disait une d'entre elles. Evidemment c'est très beau, mais un juste milieu entre ces deux systèmes ne vaudrait-il pas encore mieux? Je crois que les deux opinions sont soutenables, mais réellement le système Américain a des côtés bien agréables; nous allons en faire l'expérience.

Il est sûr qu'en France nous n'aurions jamais pu nous créer en si peu de temps des relations aussi agréables qu'à la Nouvelle Orléans. Dès le troisième ou le quatrième jour de l'arrivée du Duquay-Trouin nous avions fait la connaissance de jeunes filles plus agréables les unes que les autres. Nous pouvions nous trouver heureux d'avoir été reçus comme nous l'avons été.

des lunches, les après-midi musicales, les conversations agréables, les jeunes filles charmantes, tout cela ne peut que laisser un bon souvenir à des mid-ships et c'est réellement à regret que nous avons quitté la Nouvelle Orléans - Baltimore nous réserve-t-elle un pareil sort? Oh! le sa-
 comme a dit Montaigne.

V. M.

Rapport de mer de New-Orleans à Baltimore.

Notre appareillage fut retardé à cause de la brume - Vers 11^h la brume s'étant levée nous pouvions nous diriger vers les bouches du Mississippi - Mais notre marche est bientôt arrêtée par un brouillard épais qui nous masque les rives et 6^h nous sommes obligés de mouiller, à environ 5 milles de la tête des passes - Le mouillage se fait dans des conditions défavorables à cause du vent et du courant - Le Duguay-Trouin mouille travers au courant - Violamment rap-pelé, il casse la chaîne de tribord et vient à peu près debout au courant ce qui permet de mouiller babord - L'ancre de veill. tribord remplacera l'ancre de bonsoir qu'on ne peut chercher à draguer, étant dourés le fond et sa nature.

Nous restons dans cette position jusqu'au sur-lendemain - La brume se lève alors complètement et permet notre appareillage - Nous arrivons en mer sans autres incidents.

En sortant du Mississippi nous constatons la présence d'un courant nous portant dans l'O - On peut supposer que le Gulf Stream rencontrant la Floride se divise, une très faible partie remon-tant l'O de la Floride et s'infléchissant vers l'O.

Après avoir doublé la Floride nous nous trouvons complètement dans le courant du Gulf-Stream - La machine est réglée à 55 tours - Le courant a une force de 5 nœuds - Nous avons ainsi une vitesse

sur le fond de 16 noeuds. - La différence de température est sensible entre l'air et l'eau - Pendant 2 ou 3 jours le thermomètre plongeur donne 3° de plus que le thermomètre de la tumeur. - Après avoir dépassé les Bahama le courant a moins de force. - C'est quand il est restreint entre la côte et les Bahama qu'il atteint son maximum d'intensité. Ensuite il s'épanouit. La vitesse devient de 1 à 3 noeuds. La différence de température est moins sensible. A la limite du Gulf Stream nous sommes repris par les brumes. - C'est environ à la hauteur du cap Hatteras. - L'atterrissage du cap à la sonde ne donne rien. - Les lignes de sondes ne sont pas assez précises. - Mais, au soir, le soleil se montre et permet d'observer.

Nous arrivons le dimanche soir à une dizaine de miles d'Annapolis dans la baie Chesapeake - On mouille tribord. - Le lendemain matin on appareille et on mouille de nouveau à quatre miles environ d'Annapolis.



- Annapolis -

Nous arrivons à Annapolis le 1^{er} août - Nous en repartons le 3 n'y ayant passé que le temps nécessaire aux 2 bordées pour visiter l'école des cadets -

Nous étions mouillés à environ deux miles de terre. Dans le lointain, le plus souvent dans la brume, on apercevait les clochers de la ville - L'aspect n'a rien de joyeux - C'est peut-être pour cela que l'école n'y trouve -

Un remorqueur Américain vient nous chercher à bord et nous conduit dans le port de guerre où nous accostons le "Puritan" un garde côtes - Sur son pont sont des groupes de jeunes gens habillés d'un uniforme ressemblant assez à celui des jésuites, pas mal du reste. Fortes poignées de mains, présentations et immédiatement la visite de l'école commence. Les cadets parlent peu le Français - Nous sommes obligés de nous mettre l'esprit à la torture ou presque pour les comprendre ou nous faire comprendre - Au bout d'une heure de cette gymnastique de nos meninges, nous parvenons enfin à en prendre l'habitude et nous pouvons profiter sans trop de fatigue des détails abondants donnés par nos guides -

Pas de concours pour entrer à l'école - Les cadets, présentés par leur député, subissent un simple examen de capacité - Il en entre ainsi 300 - Une fois à Annapolis où ils passent quatre ans, ils sont obligés de faire toutes les études que nous accomplissons dans les lycées, avec, en plus, le travail inhérent au métier de la mer - Tous les ans, ils font une promenade d'instruction (comme Bourguinville) à bord d'une corvette - ce qui dure un mois - A partir de la troisième année les cadets se spécialisent

pour sortir à l'école officiers de marine, ingénieurs, mécaniciens. C'est peut-être un moyen d'éviter les dissensions entre les corps.



Annapolis, vu du Duguay-Trouin.

L'école elle-même est très bien comprise. Les cadets ont tout sous la main, salles de modèles pour l'architecture navale, salles de machines, embarcations, et surtout, ne l'oublions pas, tous les appareils nécessaires au développement des muscles. Toutes ces salles sont dans des bâtiments séparés. Une grande avenue sert de champ de manœuvre. On voit les cadets y faire de l'école de section avec la raideur Anglo-Saxonne et avec aussi peu de précision que possible. Pour faire halte, les cadets s'arrangent de façon à ce qu'on entende distinctement chaque homme tomber à terre. Après tout, c'est peut-être dans le manuel d'Infanterie Américain. Cela me rappelait le "cabillot" à l'École des Mécaniciens dans les premiers jours de la première année.

Nous avons visité le quartier des cadets. C'est très bien installé. Réfectoire commun, mais chambres pour deux. Les chambres, grandes comme un porte du Duguay-Trouin, contiennent tout ce qu'il faut pour travailler, mais cette séparation ne permet pas une facile surveillance. Rien ne

vaut le travail presque obligatoire imposé par la promenade d'un mètre dans les batteries du Borda - Je parle bien entendu pour la grande majorité des élèves, car naturellement il s'en trouve pour lesquels une surveillance n'est pas nécessaire. Raree Arcs!

En bout de leurs quatre années d'école, les cadets pourraient sortir très bons officiers, c'est le cas de quelques uns seulement, et la disposition de l'école explique leur infériorité - Bien qu'ils ne puissent fumer dans leurs chambres, les cadets ont encore trop de liberté et surtout trop de distractions : l'école est ouverte aux familles. De plus, une part bien trop grande (et c'est là le cas de toutes les écoles Anglaises et Américaines) est donnée aux exercices physiques. On ne parle que de foot-ball, de golf, de fencing. Des équipes sont fournies par les plus habiles qui matchent avec les clubs de tous les Etats-Unis - C'est très bon évidemment pour le développement physique, mais le développement intellectuel ?

Les cadets, du reste, ne tardent pas à nous parler d'un concours d'escrime qui doit avoir lieu le lendemain entre eux et les plus forts d'entre nous - C'est très bien ; malheureusement ils ne comprennent pas, paraît-il, l'escrime de la même façon que nous ; ils bondissent comme des jaguars, rampent comme des serpents, s'aplatissent, se précipitent, sautent. On est bien loin de l'escrime Française, plus pondérée, plus de sang froid où l'adresse tient à l'assouplissement du poignet, plus loyale aussi, me semble-t-il - Bref, la France est vaincue ; comme compensation, les cadets offrent à ses

représentants un bain à 7,° et un réconfortant excellent composé d'eau glacée, où gisent, égarés, quelques bestes de citron - Superbe Amérique, tu vas cras toujours et partout ! Heureux tes fils !

- Baltimore -

Baltimore est à peu près à deux heures d'Annapolis. Nous apercevons d'abord le fort MacHenry qui ne paraît pas très formidable et semble en tout cas fort inutile - Au dessus se dresse et flotte au vent le pavillon des Etats-Unis - Echange courtois de saluts et de coups de canon - Nous entrons dans le port de Baltimore.

De Baltimore, de la ville même, on ne voit rien, si ce n'est, se détachant au loin sur le ciel quelques clochers et le sommet d'une maison à nombreux étages, qui semble unique comme grandeur, et, espérons-le, comme laideur.

Près de nous, nous ne voyons que les fameux éleveurs qui se chargent de remplir et de vider les cargos chargés de blé. Puis, au loin, quelques énormes cheminées d'usines vomissant une noire fumée, et du côté de la ville, une forêt (puisque c'est l'expression consacrée) une forêt de mâts, témoignant de l'activité du port et du commerce de Baltimore.

Dès l'arrivée au mouillage, montée à bord des journalistes de l'Evening Sun, du Baltimore Herald etc... qui munis d'appareils photographiques et d'un carnet, indispensable à tout bon reporter, s'apprêtent à interviewer tout le monde. Ils sont prêts à tirer de leur interview les conclusions les plus stupéfiantes, comme le fameux reporter de la Nouvelle-Orléans qui, avec une photographie des petits canons aux Saintes, réussit à persuader à ses concitoyens

que nous contemplions le champ de bataille de
Santiago de Cuba.

Je ne pus sortir qu'un jour à Baltimore -
mon attachement à la Nouvelle Orléans avait été
trop grand et sa seule conséquence avait été de
me retenir un jour à bord. Aussi n'ai-je pu vi-
siter Baltimore qu'imparfaitement.



Baltimore

D'après ce que j'ai vu, à Baltimore on sent la
ville Américaine infiniment plus qu'à la Nouvelle
Orléans - C'est toujours ce résultat bizarre for-
mé par l'auvalgame des maisons-usines et des mai-
sons habitables. Les grandes baraquas à quelque 20
étages commencent à se trouver - Les rues perpendi-
culaires entre elles réalisent bien le côté Américain,
pratique des choses - La plus importante, Baltimore-

street, regorge de magasins - Ce sont évidemment les plus beaux de la ville sans pour cela avoir rien de magnifique. Posner s'offre aux visiteurs des salles immenses avec une infinité variée d'objets, servis et présentés avec la meilleure grâce du monde; et là, quand on voit cette amabilité et le souvenir de la rareté, on ne peut qu'acheter et acheter encore -

Un malheur pour les babordais - Le Walter's gallery n'ouvre pas pendant nos jours de sortie - C'est réellement malheureux, car ce musée s'est garni, par les soins d'un propriétaire éclairé, d'une quantité de jolies toiles, Françaises beaucoup, dont les babordais nous disent les merveilles -

Je passe mon après-midi, en revenant de chez Walter où je me suis naturellement cassé le nez, ad a l'Auditorium, genre café-concert - La salle remplit copieusement sur les Follies Bergères - On y joue et "Up to Chinatown", fantaisie sans utilité où les acteurs s'arrangent pour donner leur note particulière: l'un siffle à perdre haleine en faisant des coquets, très bon comique d'ailleurs - Un autre, annonce Barton sur l'affiche, chante d'une belle voix de basse - Les femmes ne manquent pas et donnent tout à fait l'impression d'un café-concert quelconque de Franco - Mais ce qui choque chez nous les Américains, ne semble pas les importuner en Amérique et de jeunes et petites filles contemplant avec placidité le chahut abracadabrant dansé par une artiste (oh! combien) - C'est bizarre comme les sentiments changent avec les pays.

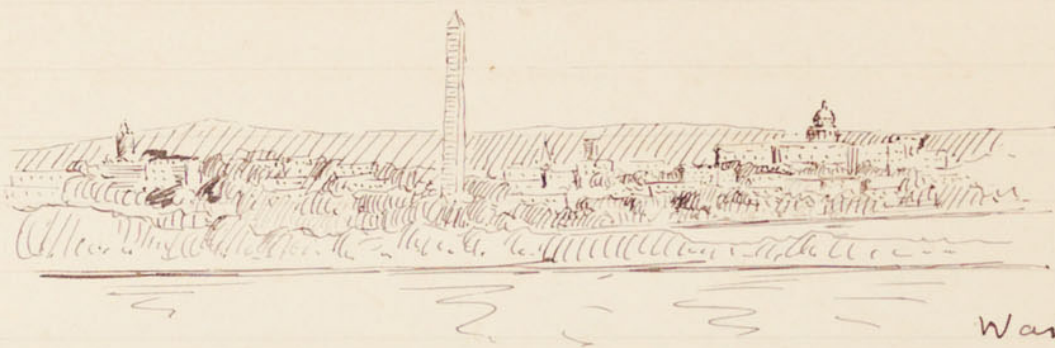
J'ai remarqué qu'à Baltimore la place n'abonde pas - Le face de Walter, cependant, exerce un

petit morceau de square, intitulé pompeusement square Washington. Au milieu se dresse une colonne élevée à la mémoire du libérateur de l'Amérique. On monte à cette colonne; on peut se demander pourquoi, car la vue n'a rien d'admirable.

Les visites à bord du Saguay. Beaucoup ont été non moins nombreuses qu'à la Nouvelle-Orléans. Le dernier jour, le port était impraticable. Il fallait néanmoins hisser la vedette et prendre les premières dispositions d'appareillage. Il y avait encore beaucoup d'embarcations, de remorqueurs, de pétroliers à la couple. Les visiteurs le temps en temps bousculés, et aient serrés comme des moutons. C'était très agréable de contempler cela, mais de loin.

Réception dans le deuxième poste d'un pensionnat de jeunes filles. Hélas! malheur sur nous! Après leur départ, le poste ressemble à un champ abandonné par les sauterelles qui s'y sont abattues en nuées. Il ne reste plus rien, plus de rubans, plus de pavillons, plus de boutons à nos vestons. Des serrures sont forcées. Le tapis, git dans un coin, jeté là par ces demoiselles qu'il empêchait de monter sur la table. En échange, que reste-t-il? quelques menus colifichets et des boutons de policemen!!!

- Washington -



Washington.

Le lieu de résidence de Mac-Kinley devait être visité par les midships. Les tubordais ont eu un bal à l'ambassade - Le babordais ont eu une excursion, ou plutôt un pèlerinage au Tombeau d'Adams à la maison de Washington. À sept heures nous prenons le train pour Washington - Wagons luxueux, chauffés, trop même; contrôleurs et conducteurs incompréhensibles (ceci est commun, du reste, à tous les pays; il m'a toujours été presque impossible de comprendre un nom de station en France). Le voyage est assez long; peu à peu, la brume se lève, ~~mais~~ découvrant le paysage laid et les quelques maisons légères et bizarres qui bordent la voie.

De Washington, on voit d'abord une longue aiguille blanche qui menace les cieux. C'est l'Obélisque; on y monte, dans celle-là; elle paraît être en carton recouvert de papier d'étain verni. Puis on aperçoit la coupole du Capitole - Les hautes maisons rougeâtres s'élèvent - Le train s'arrête - Nous sommes dans la Capitale de l'Etat-Unis.

Le Capitole

Première visite au Capitole. Il dresse sa masse sur une hauteur d'où il domine toute la ville. En principe il se compose d'un bâtiment rectangulaire

laire, immense - On n'en voit d'abord que les colonnes
 de tous les côtés des galeries bordées de rangées de colonnes
 du style ionique - corinthien (en admettant qu'un
 mélange de styles en soit un) - Les chapiteaux unifor-
 mes et monotones circulent le long de cet édifice -
 Les escaliers immenses, hauts, hilas ! donnent accès
 dans ~~les~~ place - Ils sont si longs, donnent tant
 d'effroi à celui qui doit les gravir, qu'il est pres-
 que obligé de jeter les yeux sur le Capitole comme
 le soldat regarde la muraille qu'il doit escala-
 der, le fort qu'il doit prendre d'assaut. Le difant
 principal du monument paraît alors dans
 toute sa force, son exagération - La coupole, com-
 posée d'une série d'étages à colonnettes, très haute,
 élégante par elle-même, semble écraser le corps
 principal de sa masse et de sa grandeur.

D'abord je n'avais pu m'apercevoir de cette
 faute, étant arrivé par le côté, mais à face
 cette disproportion toute aux yeux.

On pénètre d'abord dans une immense salle ronde
 qu'éclaire le jour - Là sont réunis quelques tableaux
 retraçant les scènes les plus importantes de l'histoire
 d'Amérique.

Mais nous sommes accaparés par un guide - Un
 homme à peu près une quinzaine - Il se charge de
 nous faire visiter en détail le palais - Il parle Fran-
 çais - Il prévient ensuite ses collègues de lui ramener
 tous les aspirants qui auraient à visiter le Capitole
 Hélas ! il va falloir subir ce guide - Je ne trouve rien
 de plus importable, et de plus horripilant qu'être
 obligé de suivre un bonhomme qui vous arrête
 aussi longtemps devant les folies choses que devant
 les laides, qui parle tout le temps du même ton, et
 se plaint, semble-t-il, à entraver par son flux de
 paroles, toute la réflexion qu'on voudrait pouvoir se

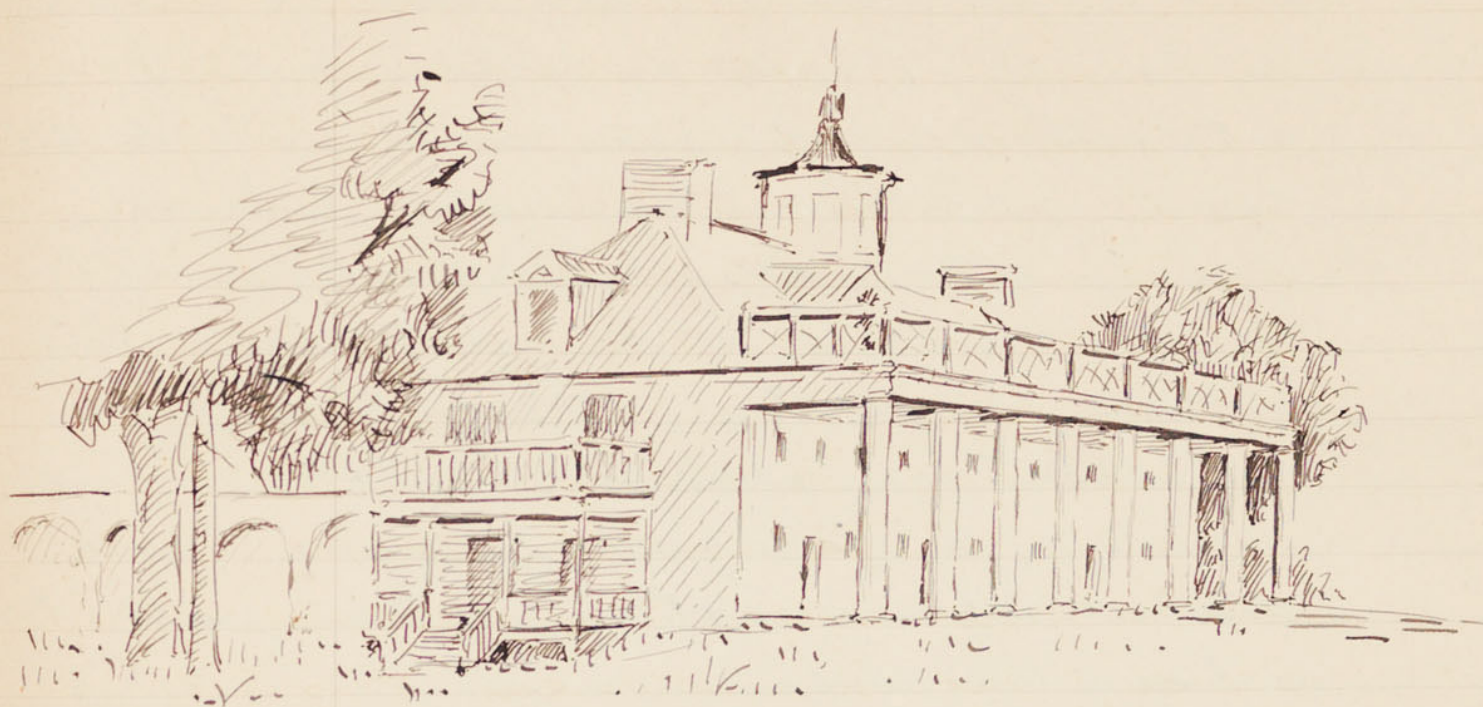
faire - Enfin il faut suivre. - D'abord nous allons dans une immense galerie de deux cents pieds de long, à peu près. "Cette galerie, Messieurs, est la plus grande dans le monde; elle a 8 pieds de plus que celle du White Hall à Londres." Nous voyons ensuite la crypte qui devait contenir les cendres de Washington; maintenant on l'a transformée en colorifère. Ensuite nous allons dans le cabinet du président; nous admirons les peintures et les médailles de la muraille: "Admirez, Messieurs, cette peinture. Voyez cette femme qui a le bras étendu; vous pouvez aller dans tous les coins de la salle; toujours ce bras sera étendu vers vous. toujours cette femme aura l'air de vous regarder. Comme c'est admirable, comme c'est bien fait!" - Puis c'est le tour de la salle des marbre. Mais ses proportions sont singulièrement grandies par deux glaces placées l'une en face de l'autre aux deux extrémités.

Enfin nous circulons partout; une telle description serait longue et fastidieuse. En général le goût n'est pas trop mauvais - les peintures sont rares heureusement; les dorures pas trop fréquentes - C'est évidemment très tape-à-l'œil mais ce n'est pas exagéré pour l'Américain.

Ne pas oublier la porte de bronze; elle a coûté quelques milliers de dollars; sur ses panneaux sont représentés les souvenirs glorieux des Etats Unis. C'est un très joli travail mais il ne convient pas à son cadre.

La Bibliothèque.

La Bibliothèque du Congrès est très jolie. Je la préfère infiniment au Capitole. Je ne parle naturellement que de l'intérieur. Des colonnes aux chapiteaux finement fouillés s'élèvent gracieusement vers les voûtes. On se trouve sous une



Maison de Washington à St Vernon

véritable forêt de colonnes - Les escaliers magnifiques, les groupes allégoriques, tout cela est très bien; mais pourquoi ont-ils voulu ordonner les panneaux et les médaillons de ces peintures comme l'évolution du livre, peintures ternes sans relief; encore celles-là sont-elles relativement bien quand on les compare à certaines figures mythologiques mises un peu partout où le rouge, le bleu, le vert ont l'air étonnés de se trouver réunis - la bibliothèque, elle-même, est immense et très bien comprise - les livres arrivent à la volonté du lecteur, apportés automatiquement par un système de norias -

La ville.

La ville de Washington a réellement l'air d'une grande ville. Elle est encore loin de Paris, mais enfin on n'y trouve plus de fabriques, d'entrepôts, de dépôts etc... C'est la ville administrative contenant les monuments les plus célèbres et les plus beaux de l'Amérique - Des avenues larges, des rues spacieuses la sillonnent en tous sens; les boulevards mêmes veulent copier Paris; ils y arriveront peut-être dans une

cinquantaime d'année. De grands batiments s'élèvent un peu partout: la Bourse, les maisons de Banque, l'hôtel des postes. Enfin à une extrémité de Washington sont réunis les différents ministères et la Maison Blanche. Nous pénétrons dans la Maison Blanche; c'est un jour d'audience; des gens sont réunis dans la salle de réception, attendant la venue du président qui paraîtra bientôt, une main dans sa poche, sans gardes du corps, avec l'aspect déboussaie et simple d'un pater familias quelconque.

En ville, nous nous mettons à la recherche d'un restaurant; nous trouvons un incendie; j'ai remarqué la rapidité et la régularité avec laquelle arrivaient et s'installaient les pompes; pas de confusion; on dirait que chaque pompe a sa place marquée à l'avance. Mais ce spectacle lase et la faim presse. Le S. James nous ouvre ses portes et nous offre des tas de choses compliquées, aux hûtes naturellement.

Mount Vernon

A 4.^h enfin nous nous dirigeons sur l'ambassade et de là au Navy-Yard. L'ambassadeur nous rejoint en landau et nous embarquons sur le Sylph aux accents criards d'un bugle qui salue M. Cambon. Des troupes en armes, les officiers de la Marine Américains en grande tenue se tiennent sur le quai. Le Sylph attend encore quelques instants - L'arque arrive, la passerelle est retirée et le yacht s'éloigne majestueusement au milieu de la fumée et des détonations des coups de canon de salut.

Nous n'étions pas seuls sur le Sylph. D'agréables mixtes se chargeaient de nous rendre la traversée plus agréable, causant de tout, beaucoup de s'Am.

riqué, gracieuses, aimables, apportant beaucoup d'entrain.

A Mount Vernon, nous devons déposer d'un air présumé une couronne sur la tombe du grand patriote. Le débarquement est rendu un peu long par notre nombre et la petitesse des embarcations. En deux voyez tout le monde est réuni et nous gravissons la colline. On arrive à la tombe, chapelle petite, grisâtre, encadrée de deux obélisques et entourée d'un léger grillage. La gerbe de fleurs est déposée au milieu du sillon. Un photographe nous groupe autour du monument et nous sommes pris et repris, couverts et tête nue. Nous nous dirigeons ensuite vers la maison de Washington dont nous visitons toutes les chambres et toutes les curiosités (entre autres, une clef de la Bastille donnée par Lafayette?) Ce n'est que là qu'on retrouve un souvenir un peu vivace de Lafayette, car, en dehors de quelques monuments qui consacrent la mémoire, les Américains ne pensent pas que sans la France et ses envoyés les Etats-Unis n'existeraient peut-être pas. Enfin nous quittons ces lieux mémorables, avec, au cœur, la vague conscience d'avoir fait quelque chose de diplomatique. J'oublierai de dire que nous avions été rephotographiés, avec, comme fond, la maison de Washington. Le photographe perché sur son pied-d'achelle, n'a pas encore manqué, cette fois, de nous faire découvrir.

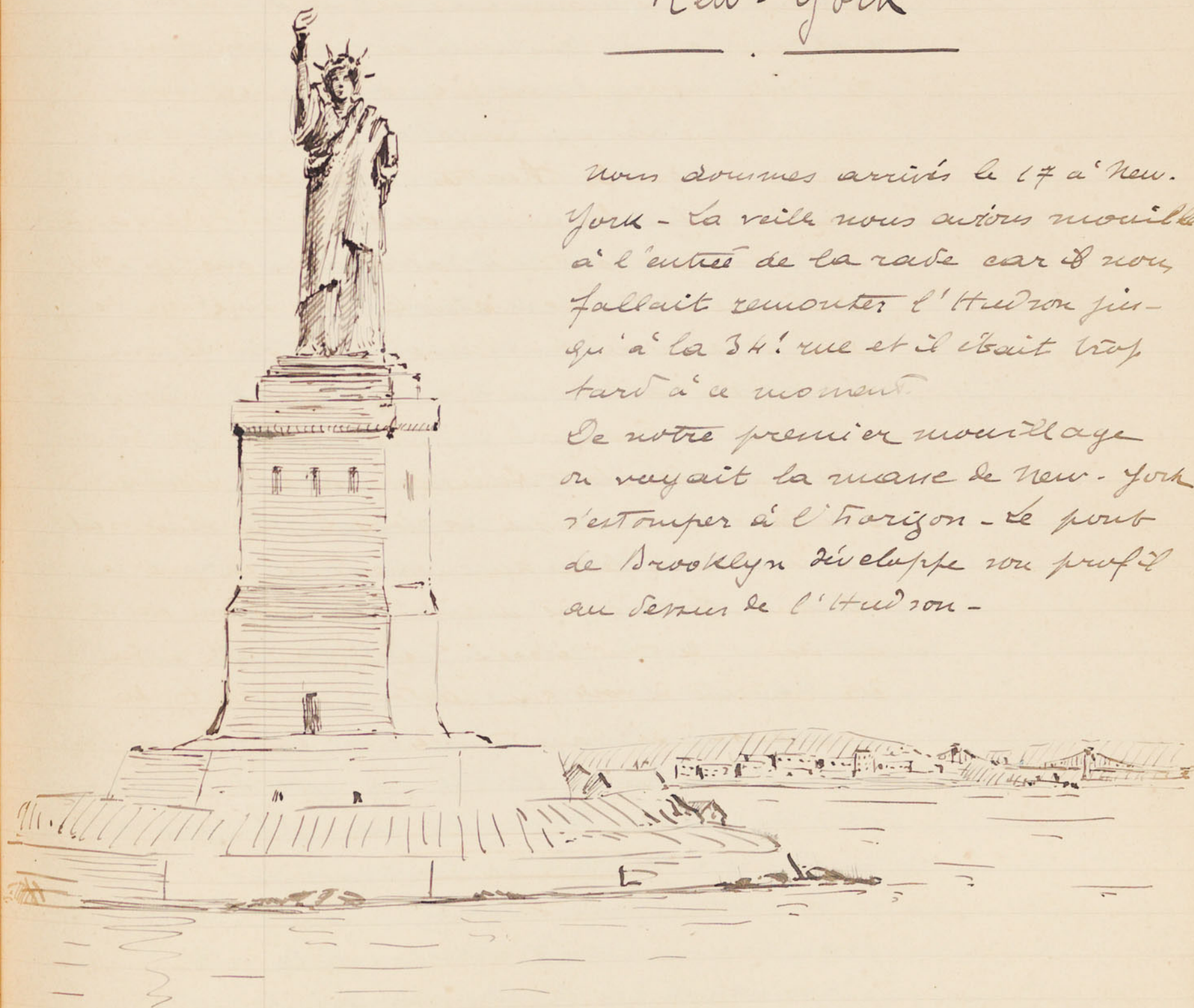
Le retour à Washington se fait dans le froid et la tristesse d'une soirée brumeuse, sans que ce temps influe beaucoup sur l'animation et la gaieté. Un ferry boat que nous dépassons et nous envoie au paysage le Marseillais met le comble à l'enthousiasme et nous arrivons en retard pour le train de Baltimore.

vous en sommes quittes pour dîner à bord à 9 heures.
légèrement fatigués et étourdis par cette journée
si bien remplie

À bord du Sylph j'ai eu le bonheur d'apprendre
dans une conversation avec une Américaine, que
les plus beaux monuments se trouvaient en
Amérique, que les États-Unis avaient une marine
très jolie, pour ne pas dire la meilleure dans le
monde, que rien en France ne pourrait valoir
tout cela, que les théâtres Français faisaient
rougir, enfin beaucoup de choses intéressantes.
Qui oseraient soutenir, après cela, que les Amé-
ricains ne sont pas patriotes et même un peu
plus, et aussi les Américaines! J'ai avoué que
cela m'ouvrait les horizons nouveaux, que si
je n'étais ne Français j'aurais voulu être Améri-
cain, que la flotte Américaine avait récolté à
Santiago les lauriers de la gloire la plus immortelle,
que les troupes levées au moment de la guerre
Hispano-Américaine avaient montré un courage
au dessus de tout éloge - J'espère qu'elle a pu
être contente de voir que partout on était de
son avis. J'ai, dans tous les cas, fait ce que j'ai pu.

V. J. Miquel

New - York



Nous sommes arrivés le 17 à New-York - La veille nous avions mouillé à l'entrée de la rade car il nous fallait remonter l'Hudson jusqu'à la 34^e rue et il était trop tard à ce moment.

De notre premier mouillage on voyait la masse de New-York s'estomper à l'horizon - Le pont de Brooklyn développe son profil au-dessus de l'Hudson -

Devant la Bayway - Trouis à 1 mille de distance se dresse, altière et majestueuse la statue de la Liberté - Française, cette statue qui s'élève à l'entrée des passes, monument utile et en même temps symbolique du grand principe libéral de l'Amérique, illusoire comme les grands principes -

A 7^h30 on rappelle aux postes d'appareillage : nous allons gagner notre mouillage définitif. Nous remontons l'Hudson laissant à notre droite les wharfs de tous les transatlantiques et plus loin le profil des maisons de New-York et quel profil! La première impression est que l'on aperçoit un château fort de la féodalité avec ses tours et ses bastions, ses douves, ses beffrois - Quelques maisons à créneaux complètent la ressemblance, avec les nombreux pavillons qui flottent au-dessus des maisons de commerce.

A gauche on voit le débarcadère de la ligne de l'Erie où d'énormes ferry-boats vont chercher les voyageurs - Ensuite paraissent les falaises d'Hoboken couronnées de quelques arbres dénudés.

Nous glissons sur les eaux jaunâtres de l'Hudson sans être acclamés comme à la Nouvelle-Orléans, sans entendre même la réponse à notre salut. Nous apprîmes plus tard que cette faute était due aux canonnières qui ne savaient pas le nicanisme des vieilles pièces de salut. On voit par là combien elles servent souvent.

Nous mouillons en face de la 34^e rue au bout dans l'embouchure de la rue, on voit le mouvement et l'animation des grandes rues - Plus près ce ne sont que les dépôts et les magasins -

Le premier jour de sortie, j'ai, fidèle à mon grand principe, visité rapidement la ville -

Broadway la rue la plus populaire de New-York traverse toute la ville, c'est dire qu'elle est longue - la partie Nord la partie élégante - Dans le Sud on se rapproche du port, les bureaux, les maisons de commerce deviennent plus nombreuses; les promeneurs, eux aussi s'en ressentent.

Beaucoup de bijouteries, de modistes, de fleuristes,

de magasins de chaussures. Je me demande si réellement en quoi cette remarque a pu m'intéresser. Il est vrai que si l'on passait son temps à faire des réflexions intéressantes on ne serait plus jeune et surtout l'on ne serait plus midship.-

Après avoir parcouru Broadway j'en suis revenu au Central Park par Lexington-Street. C'était mercredi, le jour de la promenade des équipages au Central Park, j'allais dire un soir - Les grandes allées du Park sont parcourues en tous sens par les landaus, les coupés, les victorias des milliardaires. Le coup d'œil est très curieux - On se croirait transporté dans l'Allée des Acacias; seuls manquent le "chic" et le cachet parisiens. Le Parc est immense. On y a réuni tout ce qu'on pourrait trouver comme accidents de terrain, vallées, rivières, cascades. Rien n'y manque, pas plus que le policeman. La 5^e Avenue est l'avenue des grands hôtels - C'est là qu'habitent les Vanderbilt, les Gould. C'est là qu'il se sont plu à imaginer le style le plus bigarré à coups de dollar, enarrant Tourrelle sur Tourrelle voulant donner un cachet de vétusté à des hôtels qui ne sont plus qu'un triomphe du mauvais goût, au lieu de s'en tenir à des habitations élégantes mais simples comme du reste, si me hâte de l'ajouter, il y en a beaucoup. Il est curieux de remarquer combien les Américains tiennent à construire des choses vieux style - Pour un peuple qui se vante d'être jeune il voudrait bien passer pour vieux!

J'ai visité le Waldorf-Astoria Hôtel, le plus grand hôtel du monde, m'a expliqué obligeamment le guide. Des escaliers - sous Louis XIV, Louis XV etc s'y trouvent côte à côte - Il y a le tout, les salles de spectacle, le salon, le concert - les salles à manger pour hommes et femmes. Les cafés, les fumoirs et enfin, des

cuisines immenses peuplées par des légions de nos compatriotes.

Le soir même de notre arrivée à New-York, un riche chocolatier, M. Maillard, nous a offert une représentation au Buffalo-bill - Nous en sommes sortis un peu désillusionnés. Si c'est là tout ce qu'on voit dans un cirque Américain, le plus petit cirque Français est incontestablement supérieur. Au Buffalo, le directeur a produit sur la piste l'armée, même la marine Américaine puis un défilé de représentants de toutes les nations, (moins la France naturellement) qui ont paru au siège de Vieu-Vis - Nous avons pu voir des Indiens, mais singulièrement avilis pour se livrer à ce métier - des Cosaques, des Arabes même, tous plus ou moins authentiques.

Les spectateurs applaudissaient aux deux tireurs, d'incontestable mérite qui narraient les coups avec des carabines chargées à plomb et à faible charge de poudre pour augmenter la dispersion; ils battaient frénétiquement des mains à l'arrivée du moindre ex-soldat Américain, là où, nous autres Français, n'aurions pu voir qu'une parodie de l'armée - Mais nous ne sommes pas capables de comprendre la grandeur et la beauté de ces spectacles réconfortants pour l'orgueil national.

La soirée finit au milieu des pétarades et des coups de pistolet, du bruit et de la fumée, tout cela provoqué par la prise de Vieu-Vis, et quel Vieu-Vis !!

Pour terminer agréablement la soirée, dîner chez Monsieur Maillard. Ensuite nous rendons à bord et nous nous plongeons volontiers dans un sommeil réparateur, même pas troublé par

la nouveauté des cris de guerre des Jeunes-Rouges et le bruit des coups de feu. Ce sont des choses trop peu ignobles et trop factices et forcées pour qu'on y songe.

Pendant notre séjour à New-York, nous avons été l'objet d'une inouïable quantité d'invitations à les soirées, les banquettes, les clubs, les matinées, les réceptions — on n'en finissait plus et si on avait tout accepté on n'aurait pu visiter New-York — Les Français très nombreux, ont été charmants et pleins d'attention, réalisant d'amabilité et de prévenance, mais, malgré tout, je préfère encore l'accueil de la Nouvelle-Orléans, qui, bien que plus simple, était aussi cordial et aussi chaleureux.

Les habitants ont eu une chère particularité. Pour toutes nos sorties nous avions des invitations soit chez M^r Stokes, un Américain très Français d'idées et de cœur, soit au Vermont, l'ancien directeur de l'arsenal de Brooklyn — J'en ai à peine visité le Musée du Central Park.

Ce Musée, à mon avis, est un peu trop musé, en ce sens que trop de choses sont accolées à la tableaux vraiment dignes d'attention — Là les Français sont encore bien représentés, Meisnier, ^{Barye} Dailly, puis Rosa Bonheur; deux petits bijoux de Barye; mais à côté de cela deux affreux cabanels, qui sont la mise en Amérique — Parmi les tableaux de peintres étrangers, j'ai remarqué le "Quatuor", très rigoureux comme lumière, le "Colomb à la cour d'Isabelle" où tous les personnages ont le tort d'avoir la tête Anglo-Saxonne etc. — — — Chez les anciens, quelques portraits, quelques têtes assez rigoureuses, mais qui doivent pour être bien vues, l'être d'une vingtaine de mètres — Les Jordans, Ryssdael, Rubens et — — —

Très beau et complet musée d'antiquités Assyriennes;

et une salle réservée aux modèles des grands monuments et des cathédrales ! Bizarre, très bizarre !

Enfin des armures, des armes, des ferrures, mais en petite quantité et qui ne doivent pas rappeler beaucoup de souvenirs aux Américains.

Le pont de Brooklyn, auquel j'ai failli faire l'insulte de l'oublier, est réellement remarquable.

La longueur a peut-être été un peu exagérée car la partie réellement suspendue n'est que le tiers de la grandeur totale. Mais comme construction et comme multiplicité de voies c'est ~~très~~ superbe. Des tramways, des trains, des voitures y circulent continuellement. C'est un va-et-vient incessant dont on n'a aucune idée. En 1876, année de construction du pont, les Américains étaient réellement hardis.

Quant aux maisons à multiples étages, elles sont franchement laides. La fameuse maison à 33 étages n'est, en réalité, qu'une tour. Ce n'est pas réussi, car elle donne un aspect laid aux rues dans lesquelles elle semble creuser des créneaux. En résumé, New-York est une grande ville mais ce n'est pas une jolie ville. Du reste, la délimitation est assez difficile à distinguer mais je crois qu'en Amérique il est impossible de trouver une cité rentrant dans la dernière catégorie -

La. W. R. R.

Rapport de mer de New-York aux Açores

Nous appareillons de New-York le jeudi 4 Avril. La marée était idéale ~~pour que~~ - On a choisi ce moment pour que l'évitage soit relativement facile et que nous soyons favorisés pendant la descente de l'udson par le finant. L'averse était plusieurs fois sur-
pâlé -

En mer nous avons eu à subir un coup de vent de NE - le baromètre ne le faisait pas prévoir car il a eu une marche plutôt ascendante. Pendant deux jours le vent a été très fort (8 avec des rafales de 10) - Il avait une vitesse de 17-18^m - la mer était grosse - Le Duguay-Trouin pendant toute la durée du coup de vent est resté au plus près des goélettes; la machine était réglée à 1/3 tours on a fait du S S E -

Au bout de deux ou trois jours le vent a graduellement diminué et a changé de direction. Il est venu de la partie O. Pendant toute la durée du coup de vent le Duguay-Trouin s'est très bien comporté; se relevant très bien à la lame - Les sabords de l'artillerie haute ont été fermés pendant 1 jour; ensuite ceux de sous le vent ont pu être ouverts.

En Amérique, des cartes de courants sont dressées d'après les observations des capitaines de Fregates et bâtiments. Malgré les soins apportés à leur rédaction et malgré le nombre d'observations, nous avons trouvé les courants contraires à ceux donnés par les cartes. On peut attribuer cette anomalie à un courant de surface créé par la violence

du vent. En effet le vent était NE et le courant
trouvé d'abord était 0.50. - La direction du
courant a ensuite varié au NE -

La machine a été mise à 50 tours - Pendant
toute la durée de la traversée elle s'est bien com-
portée malgré les fatigues excessives provoquées
par le tangage - Au point de vue de la machine
il est à remarquer une chose: c'est qu'elle fatigue
beaucoup moins quand elle est réglée à un nom-
bre de tours de 50 à 60 - Ceci s'explique du reste
naturellement puisque c'est pour cette vitesse que
sa régulation a été faite -

Nous avons atteint la Horta le 6 mai au
matin - La veille vers 4^h30 on a aperçu l'île
de Flores - Mais elle a disparu rapidement -
Nous en sommes parvenus à peu près à 30 miles
La traversée a duré 11 jours -

Les Açores - La Horta.

Les Açores sont au nombre de neuf et sont disposés suivant 3 lignes parallèles disposées suivant la ligne No-SE - ce sont des îles de nature volcanique - les cratères sont éteints mais le sol est sujet à de fréquents tremblements de terre - On raconte même qu'une frégate Anglaise naviguant dans le parage des Açores aperçut un beau jour une île, nulle part mentionnée - Premiers mouvements des Anglais: planter le pavillon Britannique sur le plus haut sommet de l'île - la frégate retourne en Angleterre pour faire part à tous de sa découverte. Mais il faut revenir prendre effectivement possession de l'île - Au retour hélas! l'île et pavillon s'étaient abîmés dans les flots - l'île n'était que temporaire -

Comme productions générales on trouve aux Açores des céréales, des bestiaux et des minerais, mais l'industrie est nulle ou presque (on ne fabrique guère que des chapeaux de paille et des fantaisies) Quelques vins mais en petite quantité et de qualité inférieure -

Fayal

Le 6 Mai dans la matinée nous voyons Fayal. Enfin on trouve des montagnes, une vraie campagne, quelque chose de plus resque et qui n'a rien d'artificiel comme ce que nous avons vu en Amérique - Ce n'est réellement pas trop tôt car c'est très fatigant pour l'œil et peu réjouissant pour l'esprit de voir toujours et partout des maisons, les squares bien ordonnés, bien taillés, bien arrosés etc...

Au loin une ligne bleue, c'est la crête des montagnes ; plus près s'accusent les formes de la côte - à l'entrée de la rade de Fayal est très particulière. Elle est nettement caractérisée par les formes des roches, des cratères qui la bordent - La ville de La Horta encaissée au fond d'une baie paraît très blanche et très riante - Le port paraît avoir peu d'animation. Au moment où nous arrivons l'Écluse et le D. M. as sont dans le port. Ils sont venus pour prendre à leur bord les pêcheurs destinés à Terre-Neuve.

La ville de La Horta est très ordinaire - Blanche et propre elle a un aspect coquet qui réjouit d'abord - Mais en ville la première impression disparaît vite. Les rues sont mornes et sans animation. Un détail particulier : beaucoup de femmes portent sur leur tête un énorme capuchon qui ressemble plutôt à une capote de cabriolet. Il faut faire des efforts d'imagination pour deviner leurs figures - Mais il est à ce mal une consolation : pour la plupart, elles sont vieilles et on peut supposer qu'elles ont pour réparer des ans l'irréparable outrage (en le masquant, du moins) qu'elles portent cet immense étouffoir. Presque toutes les femmes ont de beaux yeux, mais par malheur ils ne cadrent pas souvent avec le reste du paysage.

Lo. Caldiera.

Nous entreprenons l'ascension de ce cratère qu'on dit très pittoresque - Quels sont les moyens à notre disposition : les voitures, il n'y faut pas songer ; il reste les ânes et les juments. Mais les animaux à longues oreilles sont très peu nombreux : il faut se contenter du dernier genre de locomotion - On se met en route avec ardeur - Le volait n'est pas

encore très haut et la fraîcheur du matin n'a pas encore été absorbée par la chaleur de ses rayons. La première partie du voyage est aisée, agréable - Nous échangeons quelques mots Anglo-Hispano-Franco-Portugais avec les paysans qui se rendent à la ville - Nous sommes ainsi mis dans le droit chemin. Mais bientôt les maisons disparaissent; nous sommes en pleine campagne et aussi en pleine montée - Il n'y a pas d'arbres, il n'y a pas d'ombre, il n'y a que du soleil, et un soleil terrible qui nous fait bouillir sous nos dolmans - Mais il ne faut pas songer à retourner; ce serait inutile d'avoir fait tout le chemin pour ~~revenir~~ revenir sans avoir rien vu. Continuons donc! mais que c'est dur - Le chemin, le sentier plutôt, devient caillouteux, basaltique, volcanique et surtout escarpé - J'oublie de remarquer la beauté du site que nous laissons derrière nous; si pare sans émotion dans une superbe vallée d'hortensias, fanez-hilas! et nous montons toujours! Les crêtes succèdent aux crêtes - Nous croyons nos peines terminées, devant nous se dresse une autre ligne de monts qu'il nous faut encore escalader.

Enfin il fallait prendre un parti: le seul à prendre du reste était de s'arrêter, de se reposer et ensuite de repartir d'un pied léger pour l'ascension définitive à la Caldera -

Arrivés au sommet, nous fûmes largement payés de nos peines. Une énorme cuvette de 200^m de profondeur se creusait à nos pieds. Régulièrement dessinée, elle était tapissée de mousses et d'arbustes - Les parois descendaient presque à pic - Les montagnes qui paraissent au fond de la Caldera paraissent à peine gros.

comme des têtes d'épingles - Au fond un lac qui nous semblait un vulgaire trou d'eau - Il faut, paraît-il, quatre heures pour faire le tour de l'énorme circonférence dessinée par la Caldiera. Des nuages nous enveloppaient de temps en temps. L'humidité était extrême. Il fallut songer au retour - Là haut nous avions trouvé quelques-uns de nos camarades venus à ânes. La descente s'effectuait tantôt à ânes, tantôt à pied. On glisse dans la terre glaise - Il prend ~~des~~ quelquefois aux ânes de idées baroques - Les vêtements en souffrent légèrement mais des rires terminent toujours les légers accidents. Tout est pour le mieux. Le lendemain quelques courbatures et le plaisir d'avoir vu la Caldiera -

11.9.1895



- Cadix -

Nous arrivons à Cadix le mardi 14 Mai -
 La veille nous avons déjà vu la terre, le promon-
 toire de la Sierra Monchique. Mais nous l'avons
 perdue de vue pendant la nuit - Le matin 27^e
 nous apercevons cette fois la silhouette lointaine
 de Cadix ; nous arrivons à la terre d'Espagne
 tant vantée, tant chantée ; nous touchons au
 son de la guitare et des tambours à bord.
 Il me semble voir dans un miroir les gitans,
 dans leurs sautes, toute une folle sarabande
 d'Andalous dans leurs plus étincelants costumes,
 et j'oublie que nous sommes dans le 19^e siècle
 que l'Espagne a perdu beaucoup de son origina-
 lité, que les vraies danses Espagnoles ne se voient
 plus qu'à l'étranger, qu'enfin nous ne verrons
 que Cadix -

La brise a beaucoup fraîchi - Quand nous
 mouillons en rade, la mer est assez grosse. Mais
 le ciel est clair le soleil brille et éclaire la
 ville - C'est tout ce qu'on demande - Vraiment
 Cadix paraît éclatante de blancheur mais
 il lui faut des conditions spéciales - Vers 9^h du
 matin, elle se présente bien à l'esprit comme
 on se l'était imaginé - C'est la symphonie
 en blanc majestueux de l'hippocrate gautier - Le Tour
 un peu jaunâtre de la cathédrale domine

fièrement une forêt de miradors qui se détachent seuls sur le fond bleu du ciel d'ici, peut une capricieuse et magnifique silhouette de Cadix, la ville en sentelles.

Tout est blanc ; pas de toits d'un rouge éclatant, pas de laide couleur d'ardoises, tout est blanc - On est ébloui, on est fatigué de l'éclat qui rayonne de cette ville.



Mais cet aspect féerique ne dure que peu de temps ; dans l'après-midi l'éclat disparaît. Cadix reprend l'aspect d'une ville ordinaire. Le rêve a fait place à la réalité.

Cadix est entouré d'une ceinture compacte de remparts qui furent autrefois formidable mais qui ne sont plus que des vestiges mourant de sa puissance passée. On traverse encore une triple enceinte bastionnée, les ponts-levis, les fossés profonds -

Les maisons elles-mêmes conservent un certain cachet de forteresses avec leur mirador, avec des terrasses crénelées. Les rues sont étroites, les pavés meurtrissent, la chaleur étouffe. Mais on ne reste que deux jours à Cadix ; il faut voir le plus possible.

La cathédrale, avec ses 2 tours et sa coupole se présente d'abord aux yeux après avoir fait peut-être une centaine de mètres dans la ville. Très haute, très profonde, et aussi très sombre. On est d'abord surpris de l'obscurité qui y régnait. Puis à mesure qu'on avance dans la nef les yeux s'habituent au noir et on peut distinguer les ^{grandes lignes} ~~massives~~. Du sommet de la coupole jaillit une lueur violette très douce, diffuse, qui ajoute à la solennité des hautes piliers et de la nef profonde. Il n'y a que par là que la cathédrale reçoit le jour. Cette lumière produit une impression mal définie, un serrement de cœur en même temps qu'une admiration. Il semble qu'une église aussi silencieuse dans son obscurité est bien faite pour la religion presque fanatique des Espagnols. Au centre une grande nef séparée du reste par de hautes colonnes qui surplombent la coupole. Autour, une série de petites chapelles séparées les unes des autres. Mais l'œil ne distingue presque rien. Puis les guides et les gamins qui ont mis notre piste viennent nous relancer dans la cathédrale ne craignant pas de

parler haut, de battre les pieds. Ils veulent nous mener voir la crypte, mais grande discussion avec le bedeau; c'est impossible.

Nous sortons, nous rentrons dans le mouvement et dans la vie - Mais quelle différence avec l'Espagne des rêves et des poètes: pas un seul costume particulier sauf le mantille qui en général toute les femmes portent - On voit bien les yeux noirs, le teint mat ou basané de la race espagnole mais c'est bien tout - La seule curiosité de Cadix consiste en ses boutiques et ses étalages de fruits, d'éventails etc. - et aussi, et c'est une chose qu'il ne faut pas oublier car elle s'impose suffisamment, dans la maison de Cicerone qui possède tous les gamins. - Dès le débarquement, ils nous poursuivent, nous harcèlent, haragouilleront les quelques mots de Français qu'ils savent. Il est presque impossible de s'en débarrasser - L'un d'eux est venu avec nous à la tour de la Vigia et a patiemment attendu que nous ayons terminé notre ascension.

La rue que l'on a de la Terrasse de la Vigia est réellement très curieuse - Les rues étroites paraissent de minuscules tranchées taillées dans les terrasses des maisons. L'aspect de tous ces toits plats hérissés de guérites et de miradors est surprenant - De là haut on voit le plan de Cadix et de toute la rade - En en partant nous n'eûmes pas la fantaisie d'écrire nos noms sur les murs ornés (?) de signatures innombrables de centaines de Touristes.

Les jardins publics de Cadix, très agréables, n'ont pas le cachet emprunté des jardins Américains. Il semble que dans ceux-ci on ait forcé la nature

dan les jardins Espagnols, la propreté, l'ordre des pelouses et des parterres, est bien moins apparent mais certainement plus agréable. Ça m'a été un véritable plaisir de m'asseoir et de voir passer dans un demi-rêve les habitants de la fière Espagne, liés Tombés, malheureusement, à leur ancienne splendeur. Ce sont les gens du plus bas peuple qui ont le mieux conservé le caractère de la race.

À Cadix nous avons à visiter les Bodegas du señor de la cave. L'excursion en voiture sur une route poussiéreuse, rencontrée un équipage bizarre comprenant une mule harnachée transportant sur un caecollet une Espagnole des campagnes -

Vu aussi un système de puits ancien et éminemment original : Un mulet par un système de leviers et d'engrenages fait tourner une roue à auge qui ~~puisent~~ puisent l'eau et la versent dans les tuyaux qui lui sont ménagés. Décidément l'Espagne aurait encore du bon, mais à une condition essentielle ; elle d'aller plus à l'intérieur du pays et d'y séjourner un peu plus longtemps que nous.

Nous ne pouvons songer à rapporter d'idées bien fixes, bien vraies sur une ville ou la voyant avec superficiellement - Il nous est tout juste possible de décrire quelques monuments, descriptions imparfaites - Cadix que j'é croyais devoir être une ville de merveilles m'a beaucoup déillusionné. Peut-être une étude plus approfondie aurait-elle modifié mes idées.

L. Mayas

— Toulon —

Le 22 Mai, Sans la matinée on aperçoit les collines de la St. Baume - Nous sommes en vue de la France. Grande agitation sur le pont - On court de babord à tribord pour tâcher de découvrir le cap L'Île. Sur tous les visages on voit, non pas une joie immatérielle, mais une expression manifeste de contentement. C'est l'approche d'une terre Française, de Toulon, le port d'attache vers le tour du monde, c'est aussi la présence des parents (après huit mois d'absence, huit mois ! les pauvres enfants !) qui provoquent cette effervescence, ces jurements braqués sur l'horizon, ces exclamations où l'aspirant commence à se faire sentir.

L'entrée de la rade est charmante : les folâtres blanchâtres, striées de Sienne, les bouquets d'arbres, les orangers, les Tamaris, les acacias et au fond, tout au fond, fondue dans le bleu profond du ciel la haute barrière grise des collines, piquetée, manchetée par les taches innombrables des arbres qui y a planté. Tout a un aspect coquet - Les maisons blanches aux toits rouges de toutes les villes du midi égayent la ~~fond~~ verdure sombre des arbres - La mer, le ciel sont d'un bleu intense - Des pointes circulent autour de nous, et leurs voiles multicolores nous apportent les échos de la joie Toulonnaise et les specimens de la douce prononciation

de cet heureux port de Toulon - L'influence du soleil est réellement remarquable.

La rade est superbe, bien abritée, entourée de forts innombrables. A vrai dire elle se compose d'une demi-douzaine de rades secondaires, la rade de l'Éguillette, la rade de la Seyne etc... Avec cela un cadre de collines, le Farou, le Loup, le verdure et de vives couleurs.

Autour de Toulon les excursions splendides, les villas agréables. A Toulon l'activité, le bruit, l'entrain des populations méridionales, l'accent, tout enfin rend joyeux.

Pendant notre séjour à Toulon 2 périodes : l'une de repos, l'autre d'exercice. Nous faisons des compagnies de débarquement ~~au~~ ^{sur} le Marché militaire jusqu'au champ de manœuvre de St Anne. Il fait chaud, chaud, chaud.

Visite dans l'arsenal - Nous parcourons le Jeune d'Arc les fouds au port supérieur. La promenade est réellement longue et très désorientante. Il paraît qu'au bout de huit jours d'étude approfondie de la structure de ce bâtiment on se perd encore dans le dédale des compartiments sans nombre de ce bateau-labyrinthe.

Le départ de Toulon est fixé au dimanche 2 Juin. L'escadre est arrivée la veille du golfe Juan. Nous appareillons sous difficulté et nous traversons le mouillage de l'escadre, aux sons de la musique du ~~Cuir~~ St Louis qui ferait certainement sa fortune dans un cirque quelconque. Le temps est superbe. La mer a des tons de noirs et de velours. Le ciel est d'un bleu accablant par son intensité de ~~son~~ couleur. Nous sommes en route pour Naples - Pour Naples et puis Gênes -

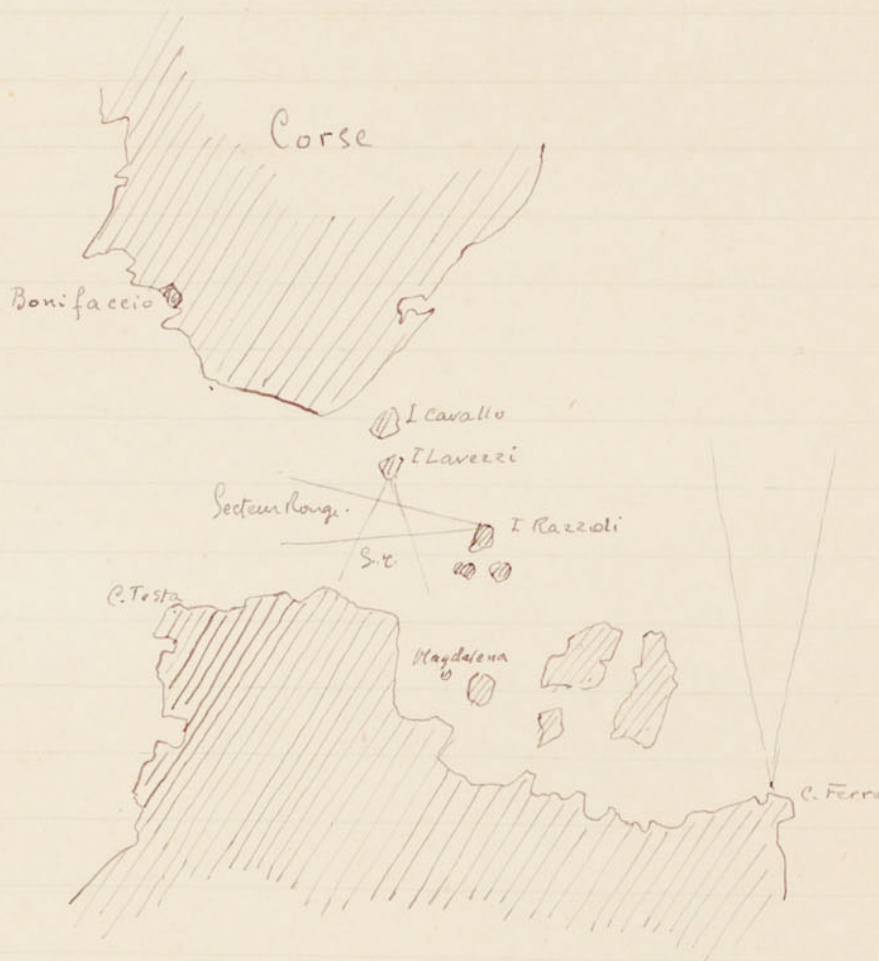
W. Ruyat

Rapport de mer

Le Loulou à Naples

Appareillage de Loulou le 2 Juin à neuf heures
du matin. A la sortie du port malgré le temps
très beau, nous traversons les bancs de brume
à peu près à la hauteur des îles d'Hyères - cette
brume dure de 10^m à environ 1.5 -

Le soir de notre départ à 9^h30 nous croisons la
Casabianca et deux torpilleurs.



Pour passer les bouches de nuit suivre le feu de Razzoli jusqu'à la rencontre du
feu de Lavezzi mettre la route à l'E - Quand on rencontre le feu de Ferro
les bouches sont franchies.

Dans la nuit le feu des 76 Sanguinaires est
recommencé et nous entrons dans le bouches
de Bonifacio vers 1^{re} du matin. A sept heures
nous passons au vue du monument de la
Sémillante. -

Toujours une légère brume qui bouche tout
l'horizon - La machine est réglée à 30 tours
on voit l'éclat le mardi matin - Nous arrivons
dans le port de Naples à 10^h 1/2.

Nous mouillons Tribord et babord, l'arrière
du Duquay-Trouin amarré au quai. L'amarrage
est rendu délicat par la présence de chaque
côté de notre porte d'un yacht Américain
et d'une ~~voile~~ canonnière cuirassée Russe.

Sur rade, deux bâtiments Russes avec un
contre-amiral, un cuirassé et deux croiseurs
Italiens avec également un contre-amiral.

Nous saluons la Tène de 21 coups de canon
et les deux contre-amiraux.

- Naples -

Notre arrivée à Naples n'est pas favorisée. Le temps est évidemment très beau mais une brume légère voile un peu toutes les beautés de la côte. De plus le vent est incapable d'effacer d'épais nuages qui laissent à peine deviner les assises. Ischia, Procida, le cap Misène ont déjà défilé devant nos yeux. Les rochers aux formes bizarres, aux teintes violentes bien qu'adoucies par la brume nous surprennent. Naples aussi - on entend tellement parler des villas italiennes coquettes aux toits plats, aux chapiteaux sculptés, enfin toutes de tous les ornements dont les parents les lires et l'imagination, qu'on est tout étonné de voir une longue file de maisons à beaucoup d'étages (presque comme en Amérique) d'un aspect très ordinaire - C'est là l'impression reçue de loin.

Quand on descend à terre, qu'on visite la ville, l'impression change alors du tout au tout. Elle a bien un cachet particulier. On y retrouve un goût d'artistes un peu partout. Les statues, les bas-reliefs, les arcs de triomphe épars dans la ville montre que le modernisme n'a pas effacé les idées d'art, l'héritage des Romains que les Italiens sont et seront toujours les représentants des Muses. Comme monument moderne et réellement digne d'une certaine admiration, j' citerai la galerie Humberto, vaste, bien éclairée.

ré, bien décorée offrant aux passants tous les
spécimens de l'industrie napolitaine et toutes
les propositions. Mais à qu'il faut surtout
voir à Naples, ce sont les souvenirs que ~~ont~~ l'an-
tiquité lui a légués, et aussi le moyen-âge.
Et ils sont innombrables. Parmi les trois sortes que
nous avons vues, ont-elles été bien employées.

Le Musée de Naples que nous avons vu est incom-
plet. Toutes les salles de peinture étaient fermées
sauf celle de l'École Napolitaine. Tableaux tous
empreints du cachet des Carraches - opposition violente
d'ombres et de lumières; coloris sombre, heurté.
Mais les salles de sculpture et le véritable Musée
de Naples (c'est à dire les salles remplies de répl.
tats de fouilles et statues anciennes) étaient ouvertes.
Ici se présentent les spécimens de l'art antique le
plus pur et sa force d'expression, son mouve-
ment sont réellement admirables. Je prends un
exemple: l'Hercule Farnésien, emblème parfait
de la force gigantesque, a une puissance de
muscle effrayante; il semble que le marbre va
craquer sous l'effort des tendons et des nerfs; il
est réellement difficile de faire mieux que ce
symbole de la force bestiale.

Les statuettes de Pompeï et Herculaneum, très faciles à
distinguer entre elles par leur couleur, sont très an-
ciennes. Quelques masques un peu durs, sans expression,
mais à côté de cela que de jolies choses, merveilles de
finesse et de talent. Les trois chefs-d'œuvre de Pompeï, le
Discobole, le Faune dansant et le Sélène sont étouf-
fants. Ces statuettes, toutes petites, réunissent une science
parfaite du modèle même sans ses infimes détails et
surtout une allure et un naturel qu'on égale à
peine de nos jours.

La cathédrale de S. Janvier, construite par Charles

d'Aragon et qui contient son tombeau est très jolie. Faute de lumière et de vie, elle offre un contraste frappant avec l'église de Cadix - Autant elle-ci semble faite pour la prière et le recueillement autant la cathédrale de Naples paraît être construite pour être vue et admirée. Les plafonds de Dominiquin, les tableaux du Corrège, les colonnes aux chapiteaux dorés et surchargés d'ornements, la vive lumière semblent lui donner une apparence tape-à-l'œil un peu trop voulue. Entre les deux je préfère la cathédrale de Cadix -

Dans la crypte de la cathédrale de S. Janvier se trouve une chapelle composée de bas-reliefs retrouvés dans un temple de Neptune et d'Apollon. Ce mélange de paganisme et de christianisme est aux yeux du reste l'aimable sacristain qui nous servait de guide ne s'en étonnait pas du tout : tous les emprunts, les mixtures de religions n'importent guère en Italie pourvu que le résultat soit digne d'intérêt ou tout au moins de curiosité. Cette chapelle de S. Janvier "toute en marbre, Monsieur," est décorée de hauts et bas-reliefs très fouillis - Au fond dans un petit ~~de~~ autel le doigt de S. Janvier - "Il fait encore des miracles, Monsieur, et quand il n'en fait pas, c'est qu'un grand malheur menace Napoli." J'aimais beaucoup l'encore du sacristain.

L'ancien palais royal de Naples, bâti aussi par Charles d'Aragon tombe en ruines. Dans la chapelle on voit encore le guichet qui communiquait avec le loge royal. Dans les catacombes quelques squelettes de gens étranglés ou décollés pendant la domination espagnole - La grande porte du palais avec ses colonnes de marbre sculpté et son arc de Triomphe sont très jolies - Malheureusement, l'arc était en réparation et on ne pouvait juger qu'imparfaitement les

sculptures et de bas-reliefs.

Les environs de Naples remplis aussi de souvenirs, de tombeaux, de grottes aux habitudes bizarres - divers aussi être visités - Mais si l'on veut voir à peu près tout on est obligé de mener un train d'enfer - Heureusement que les petits chevaux de Naples ont une allure toute méridionale. Pour sortir de Naples les tunnels traversent le Capodimonte, l'un moderne l'autre antique construit par les esclaves -

Visite à la grotte du chien. Cette grotte communique, paraît-il, avec le Vésuve - C'est un étroit boyau qui s'enfonce sans la direction de Naples; on y plonge un malheureux chien qui après 2 ou 3 recules se repose sans la grotte sous des signes évidents d'agacement. A la fin on le lâche et le malheureux bête se précipite à l'air libre en s'agitant, en soufflant, en remuant, en ~~se débattant~~ montrant une joie très naturelle de s'être échappé des émanations qui l'asphyxiaient.

Après cette visite à la grotte du chien nous nous dirigeons sur les Solfatares du petit Vésuve - Là nous la preuve évidente de l'agitation des sous-sols de Naples; des trous avec de la lave bouillante + plus loin un volcan miniature qui projette des morceaux de soufre et les cailloux.

Ce qu'il y a de plus agréable dans toute la promenade, c'est la vue superbe que l'on a sur toute la campagne napolitaine et sur la côte. Dans un bain de lumière bleue se profilent les contours majestueux de la côte: Ici le cap Mijem, là Mergolli, Pozzoles et au fond le cône du Vésuve avec son léger panache de fumée blanchâtre. Et à chaque pas, on rencontre des vestiges des Romains: là un amphithéâtre, ici un tombeau, un arc de triomphe. C'est une promenade superbe, unique.

Pompeï. Nous allons en bande à Pompeï vers la haute direction de la compagnie Cook. En débarquant à Naples un certain désordre se produit d'abord - On demande d'un côté les voyageurs pour Sorrente, d'un autre ceux pour le Vésuve - Enfin dûment classés (ou nous nous le croyons), nous allons en voiture à la gare. Mais là il faut encore se ranger et faire un appel - On nous compte, on nous recompte - Finalement nous arrivons juste à temps sur le quai de la gare où l'on part immédiatement.

Le voyage jusqu'à Pompeï est assez agréable - On laisse sur la droite tous les petits ports de la côte : une superbe sur la baie de Naples -

À Pompeï, visite rapide des ruines, trop rapide réellement. Cependant il est impossible de faire autrement car un jour entier passé sous les ruines ne nous montrerait rien de plus que ce que nous avons vu en une heure - On a une idée assez nette de ce qu'était la civilisation des Pompeïens. Raffinés ils n'oublièrent rien; ils avaient le culte du beau; c'étaient des esthètes en robe au lieu de l'être en frac, monocle et tube. De plus ils avaient des idées politiques avancées; ils avaient la connaissance des affiches électorales; il n'y a certainement rien de nouveau sous le soleil ou bien comme ils le disaient: nihil novi sub sole - Une certaine émotion s'empare de soi quand on voit ces maisons ligées après 18 siècles d'ensevelissement et d'oubli. Et chaque jour c'est le cours des voies nouvelles, des pans de murs, des fresques dont la fraîcheur étonne. Combien de villas ont subi ce sort et sont mortes à jamais!

Dans les rues on voit des ornières profondes creusées dans les dalles par les roues des chars; les fontaines

sont les ~~peaux~~ endroits usés indiquent fort nettement la position de celui qui se déshabillait. Les maisons toutes du même style, avec la même disposition intérieure sont ~~rares~~ usées et quelconques dans le quartier découvert d'abord. Puis, quand on approche des fouilles, la construction, l'ornementation se précisent. Les fresques apparaissent, un peu noires, obscurcies souvent, avec les défauts de perspective et de dessin mais quand elles ne contiennent qu'un sujet restreint, par exemple un Hercule ou un Apollon on voit chez les peintres Pompéiens une connaissance des mouvements musculaire et du corps humain qui n'a été retrouvée qu'avec Michel Ange et son école.

Comme sculpteurs on ne peut guère le juger à Pompéi même car la plupart des statues retrouvées et les plus belles ont été envoyées au musée de Naples. Quelques unes restent encore dans les maisons découvertes récemment.

Quant aux moulages des cadavres que l'on a pu exécuter, ils ont été beaucoup vantés par tous les guides; en réalité on n'a obtenu que des approximations, si j'ose m'exprimer ainsi; mais, néanmoins, le résultat est admirable.

Le Vésuve. Après la visite de Pompéi, dîner mauvais et italien à l'Hotel Cook, puis ascension du Vésuve - Chaleur torride, trois ou quatre heures de voiture, de la poussière. On circule pendant près de deux heures dans la coulée de lave - la première impression est curieuse; mais quand on voit le même spectacle pendant six heures! - On arrive au funiculaire, Cook toujours. On y tient dix, pas plus. Arrivés à la station supérieure, il faut encore faire deux

mètres, à pied cette fois, dans les scories et les cendres. Oh! l'horrible montée - On fait trois pas pour en reculer le deux - Les pieds glissent dans le sol friable - L'odeur du soufre monte à la gorge - Des marchands de "lave nouvelle" et le vin de la chryma Christi entrave votre ascension par les propositions emmyeuses par leur fréquence. Enfin on arrive au cratère, muant, soufflant comme le cheval du bon La Fontaine.

Mais là le spectacle est vraiment surprenant. A nos pieds une immense cuvette se creuse et se creuse en deux parties par un pan de mur qui se perd dans les profondeurs du cratère - d'un de ces gouffres ne produit que peu de fumée; l'autre au contraire fait un bruit de tonnerre et exhale d'énormes bouffées de fumée. Il paraît du reste que l'an dernier les rôles ~~ont~~ étaient intervertis - Les cratères ont l'habitude de se déplacer. Je ne vois pas du tout la tête de Cook ni le ~~sa~~ Vénus s'amuser à faire un saut d'un kilomètre.

Ces trois journées réellement bien remplies que celles que nous avons passées à Naples. A bord nous avions eu plus l'agrément des musiques napolitaines qui circulaient autour du Duquay-Trouin - Les quatre ou cinq premiers jours, l'impression est très pittoresque et très agréable, mais ensuite la fatigue vient; et à la fois chanteurs et chanteuses sont considérablement fatigués.

En résumé, à mon avis, Naples est la plus belle relâche de la campagne.

N. Magnan

Rapport de mer de
Naples à Malte.

Nous appareillons le 10 Juin à 4^h du soir. Le temps est très beau, la mer plate. Faible brise d'Ouest la machine est à 120 tours.

On a laissé à Naples deux hommes, atteints de pneumonie.

Nous passons entre Capri et la terre.

Le lendemain matin nous passons en vue de Stromboli. A deux heures broulées de combat et entrée dans le détroit de Messine. Remous et tourbillons assez violents, dangereux pour les navires à voiles de faible tonnage.

Le 12 Juin à 10^h nous ~~par~~ nous arrivons au coffre 14 dans le port de la Valette qui nous est destiné. Salut de la Reine et de l'amiral Anglais Fisher.

- Malte -

Vu de large Malte ressemble tantôt à Brest, tantôt à St. Malo - la côte est sèche, blanche sans un arbre, sans la moindre tache verte.

Partout des murs, des fortifications, des rochers. Le port très découpé offre un aspect très particulier - la ville a une silhouette tout à fait exotique, découpée en blanc sur le bleu ardent du ciel. Elle fait penser aux miradors et à la descente de Cadix mais en plus grossier et en moins blanc - Des véritables gondoles circulent autour de nous, d'innombrables marchands montent à bord : cigarettes et cigares.

En une ~~se~~ journée on peut visiter toute la ville - Il y a tout juste trois choses à voir : la cathédrale de St. John, la galerie des armures, sans le palais du gouverneur et enfin la chapelle des os.

La cathédrale de St. John a aussi peu d'extérieur que possible - Mais l'intérieur rachète tout ce que l'apparence a de pauvre et de mesquin. Les colonnes sculptées, les plafonds et les voûtes est enfin les magnifiques tapisseries de Bruges, un vrai trésor, tout admirable - Entre chaque pilier une immense tapisserie retrace les scènes de la vie du Christ - Vers vers cinq heures quand la lumière devient moins vive à l'intérieure, elles se détachent avec un incroyable relief qui leur donne de la vie - Les dalles de l'église sont les pierres tombales des chevaliers de Malte - Partout des armes et des épitaphes, quelques unes de la plus pure philosophie - Enfin sous l'autel est la chapelle des fonda.

leurs de l'ordre et des grands-maitres. C'est là que sont les restes de ces rois de Malte, ~~car~~ emblèmes de la vaillance et de l'indépendance.

Quand on entend parler des palais des chevaliers de Malte, l'imagination monte aux yeux un formidable donjon avec les enceintes bastionnées des murailles crénelées, larges comme un monde. Rien n'est plus loin de la réalité. Le palais des chevaliers de l'ordre qui n'est du reste que le palais du gouverneur est un bâtiment laid, sans style, bas; enfin on est complètement déçu.

Dans ce palais un jardin intérieur est entouré d'immenses galeries - là des mannequins recouverts des armures des soldats de Malte montent une continuelle garde, casque en tête, le bouclier à la main. Dans la salle de réception du gouverneur, le long de panneaux et de tapisseries sont les portraits et les armures de quelques grands-maitres, damasquinés, ciselés, fouillés; mais elle ne produisent pas l'effet qu'on pourrait en attendre; elle sont disposées sans goût et les mannequins qu'elles représentent sont réellement trop délabrés pour les personnages qu'ils représentent.

La chapelle des os due à la fantaisie de quel que lugubre architecte est complètement tapissée de tous les os que contient la pauvre charpente humaine - Les crânes et les tibias forment les plus capricieuses rosaces - Tout enfin dans cette chapelle rappelle la mort et tous ses attributs - Ce n'est réellement pas triste.

La ville de Malte est assez curieuse - Bâtie en amphithéâtre; les rues qui partent des quais ne sont que des escaliers et quel interminable escaliers! Avec cela pas d'ombre et rien d'agréable.

pour reposer la vue. Les maisons ont toutes ou presque toutes des balcons vitrés qui surplombent la rue ; des boutiques infectes partout sauf dans la Strada Reale. Dans ces ruelles tortueuses circulent des Italiens, des Maltais et des Anglais. Les Anglais / à tout seigneur tout honneur / ne sont pas aimés et sont aussi peu nombreux que possible. Les Maltais se reconnaissent, d'après un Italien vendeur de tabac, à ce qu'ils marchent toujours pieds nus. Les Italiens sont partout et on reconnaît bien soit leur caractère, soit leur influence dans l'insistance des moindres marchands.

Les femmes, comme à la Porta, portent une espèce de capuchon qui ne leur masque que ce qu'elles veulent bien. Très simple, ce capuchon : une étoffe noire dont un des bords est plié et dont les extrémités se rejoignent. Là-dessous beaucoup de types arabes, ~~beaucoup~~ juifs. Quelques uns jolis, mais pour combien de laide !

Le 15 Juin nous apparillons, sans ~~aucun~~ aucun regret et sans avoir vu de Malte autre chose que la Vallette.

R. Wright

- Bizerte -

Il y a quelques années le port de Bizerte était complètement inconnu. Ce n'est que lorsqu'on sentit la nécessité d'un port aussi bien outillé que Toulon, pouvant servir de point d'appui à une escadre, que l'on pensa à Bizerte dont le lac au goulet étroit pouvait contenir et abriter toute une flotte.

A cette époque il n'existait à Bizerte qu'un port d'ordre infime créé par une compagnie de Marseille le chenal d'entrée était creusé à 9 m. - le port protégé du large par deux digues -

L'amiral Gervais fut chargé d'examiner le port et le lac et de voir si on pouvait en tirer parti. Bizerte, située sur les grandes lignes de Gibraltar à Smy et de Gibraltar à Malte pouvait commander les 2 bassins de la Méditerranée et de plus être un centre commercial important. - En temps de guerre, Bizerte, convenablement aménagée devenait le complément indispensable de Toulon qui ne pouvait suffire aux réparations et au ravitaillement de toute une flotte et qui, du moins, ne donnait qu'une ligne de retraite en cas d'insuccès.

Bizerte pouvait-elle devenir un grand port, un solide point d'appui ? Tel est le problème qui était chargé de résoudre l'amiral Gervais. En 1895 l'amiral entra dans le goulet du lac avec le Redoutable suivi par le Brennus. Ceci prouvait du moins que l'entrée était praticable aux cuirassés. Mais il lui fallait encore des modifications. - Peu après l'escadre entière entra dans le lac même. Dès lors la question était presque résolue. Il n'y avait

plus qu'à créer et à construire.

La défense mobile de Bizerte qui ne comprenait qu'un Torpilleur en 1892 s'augmente peu à peu. Les rapports successifs et favorables de l'Amiral Gervais, en commandant Merleaux-Pontet triomphent de toutes les hésitations. Le port militaire de Bizerte était décidé. Mais, en plus, il fallait créer un arsenal, développer la défense mobile et comme accessoire, construire un port marchand conséquemment dont l'outillage en temps de guerre, viendrait en aide et qui pourrait toujours servir de dépôt de charbon.

Actuellement en entrant dans le lac on trouve successivement : un avant port triangulaire formé par la côte et deux digues à peu près perpendiculaires et au débouché le chenal ; 2° le chenal long de 1500^m large de 100^m creusé à 9^m 3° le goulet du lac pouvant servir de mouillage à une division mais trop rapproché de la mer, profondeur moyenne de 10^m 4° le barrage des pêcheries 5° le lac, aussi grand que la rade de Brest mais moins profond.

Il y a de nombreux inconvénients qu'il faudra vaincre.

Tout d'abord en traversant le chenal on a à lutter contre des courants quelquefois très violents (4 à 5 noeuds). De plus les tourbillons se forment et provoquent de sérieux embardées même aux plus gros navires (Formidable 98). Quelle en est la cause ? D'abord la différence de niveau entre le lac et la mer provoque les plus forts courants ; l'intensité en est variable, car à de certaines époques de l'année un lac d'eau douce se déverse dans le lac de Bizerte et augmente encore la force du courant.

Les remous et les tourbillons proviennent de diverses causes; les berges, n'ayant pas partout la même structure et la même homogénéité, offrent à la masse d'eau qui sort du goulet ou qui y rentre des cavités causes le remous - Ensuite l'eau ne peut s'écouler complètement du lac dans l'intervalle de deux marées et vient se rencontrer avec la marée suivante.

On a cherché immédiatement un remède; on a voulu établir des chicane dans le goulet; mais elles n'auraient pas été très efficaces et auraient considérablement gêné la navigation, ce qu'il faut pas: On a ensuite parlé d'établir une écluse ou barrage des picheris; ce système non plus n'était pas praticable. On s'est contenté d'élargir le chenal. Ceci rendra l'entrée plus facile et offrira un passage plus considérable à la circulation de l'eau. De plus, en construisant les quais partout, on détruira une des grandes causes des tourbillons. D'où le projet suivant: le chenal aura ~~deux~~ 200' de largeur et sera creusé à 10' sur une largeur de 150' - Cet agrandissement du chenal présentera encore un autre avantage: un batardeau de plus de 100', avec l'autre chenal, en piquant du nez dans la berge et en se faisant mettre en travers par le courant touchait l'autre rive et bouchait ainsi complètement le chenal - Avec le chenal de 200' il faudrait des batardeaux exceptionnels et par cela même faulx à remanquer et à surveiller pour exécuter la même manoeuvre.

Le projet a été le premier; ensuite on a remarqué que les digues de l'avant port ne protégeraient pas suffisamment des vents de NE l'entrée du chenal D'où les modifications suivantes: prolonger

la ligne N de 200^m et construire une nouvelle digue de 500^m au large et devant l'entrée. Pour la construction de cette digue on doit employer des procédés nouveaux assurant une grande solidité et une exécution relativement rapide.

Le passage des passes de nuit est actuellement indiqué par le faisceau blanc de la pointe lebra encadré par les faisceaux rouges et vert. Il sera remplacé par un alignement de deux phares dont la place n'est pas encore indiquée fixée.

Voilà donc les projets pour le chenal et l'avant port. En outre il y a des projets secondaires comme la suppression du Transbordeur. La guerre a demandé son remplacement par un bac à vapeur à chaîne traînant sur le fond assurant une communication sinon plus rapide, du moins plus sûre en temps de guerre.

Le barrage des pêcheries présente aussi de sérieux inconvénients. Il rend la navigation difficile par l'S qu'il force à décrire. Il doit être supprimé en temps de guerre. Il a comme simple avantage d'empêcher les visites indiscrètes du côté de l'arsenal de yachts ou autres navires.

Projet d'arsenal. Il y eut d'abord hésitation sur la place favorable pour la construction de l'arsenal. La guerre tenait à Abd-el-Rhaman dont la défense était facile à cause de la proximité des forts du front de mer. Mais l'Amiral Gervais fit remarquer qu'il valait mieux se mettre en dehors de portée de l'artillerie ennemie. La guerre s'inclina et la construction fut décidée à Sidi Abdallah.

Tous les travaux doivent être terminés en

1903. Le port, dans le projet primitif ne devait contenir que 3 cuirassés et trois croiseurs; mais depuis les programmes se sont étendus. Pour la construction des quais et des appointements on est parti de ce principe: que l'on devrait pouvoir rapidement ravitailler toute une escadre et la réparer. Les appointements nombreux se sont perpendiculaires aux quais et devront être assez larges pour 3 voies ferrées, deux pour l'aller, une pour le retour. Trois bassins de radoub dont un de 200' - Les différents bâtiments seront répartis dans de longues bandes de terrain perpendiculaires au quai - Une route traversera tout l'arsenal du N au S. séparant les bureaux des ateliers - Une cheminée de sûreté crénelée mettra l'arsenal à l'abri des incursions des indigènes -

Défense - La défense mobile comprendra 20 torpilleurs dans l'anneau Mathilde. On leur y adjoindra trois sous-marins -

Des lignes nombreuses seront placées dans le chenal et au large des digues.

Comme défense militaire on doit répartir dans quatre batteries le long de la côte 81 pièces de 194^{mm} et de 240 - Les forts doivent être complètement armés en juillet 1903 - Les batteries seront en outre pourvues de canons de 55^{mm} les flancant

Les projecteurs sont répartis sur la côte à quelque distance des batteries, un fixe de 150, un chercheur de 120 et enfin 2 projecteurs de 90 comme temps de combat -

Les pièces emploient les obs. torpilles dont on dit beaucoup de bien.

Enfin il reste à protéger l'arsenal du Sidi Abdallah du côté de la terre et ce n'est

pas le moins difficile à cause du terrain faible et de l'immensité de la ligne à défendre. Comme projet, on doit couronner les crêtes des collines qui dominent le lac d'une ligne de forts.

Ainsi défendu, Bizerte sera presque invincible et remplira toutes les conditions que l'on demande à un point d'appui : la grandeur, l'outillage et la sûreté.

S. M. M. /
E. B.



Rapport de mer
de
Bizerte à Alger

Nous avons appareillé de Bizerte vers midi.
Grâce au courant de flot nous avons pu gouverner sans le canal sans difficulté. Depuis le mille les mâts de perroquets étaient hissés la différence de hauteur du travers-bordure et de notre mâture était alors de 2^m environ. Les mâts de perroquet ont été guindés immédiatement après notre passage au dessous du travers-bordure.

La machine a été réglée à 45 tours. Nous avons navigué par relâchements.

Nous étions en vue d'Alger le 4 Juin vers 6^h du matin et nous avons amorcé l'ancre de Siquet. Nous s'guai s'cote duinois et duinois, aidés par un remorqueur - Un corps mort à l'abord de l'avant, un autre à l'abord de l'arrière complétaient l'amarage.

Echange de saluts réglementaires avec l'escadre.

Rapport de mer

d'Alger à la Pallie.

Nous appareillons d'Alger le 29 Juin - Appareillage sans incidents.

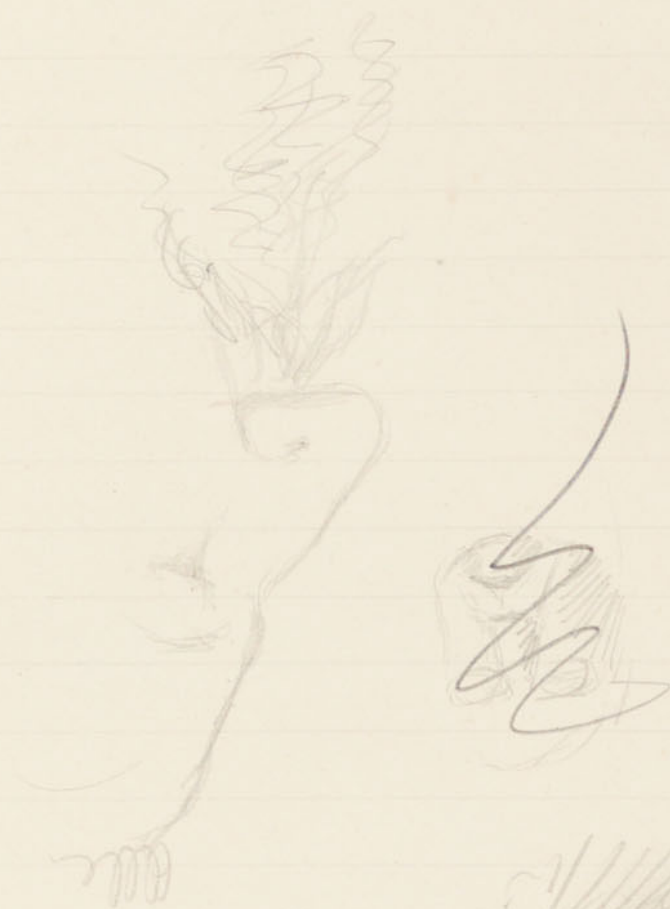
Le NWECO soufflait depuis 3^h du matin. La mer était légèrement houleuse - la machine a été réglée successivement à 50, 55 & 60 tours. Le 1^{er} Juillet nous passons Gibraltar vers 3^h. On reconnaît l'escadre du Nord dans le baï de Tanger - L'escadre du Nord rejoint la du Sud pour les manœuvres navales - Nous traversons l'escadre. Salut l'amiral & bord du Massena de 17 coups de canon -

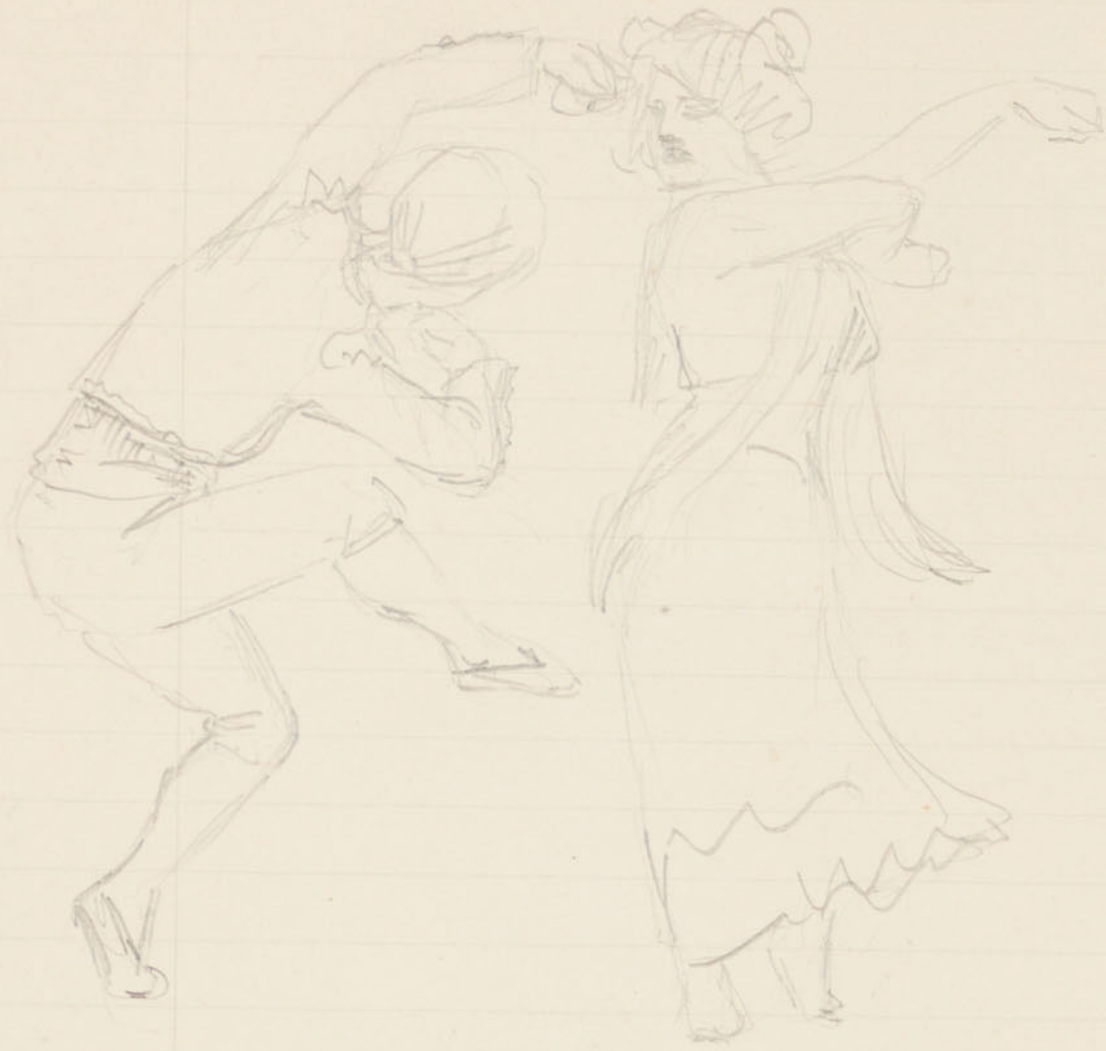
Nous longeons ensuite la côte de Portugal en croisant de nombreux navires de commerce. A la hauteur du cap Finisterre leur nombre augmente encore : ils viennent tous reconnaître le cap Finisterre -

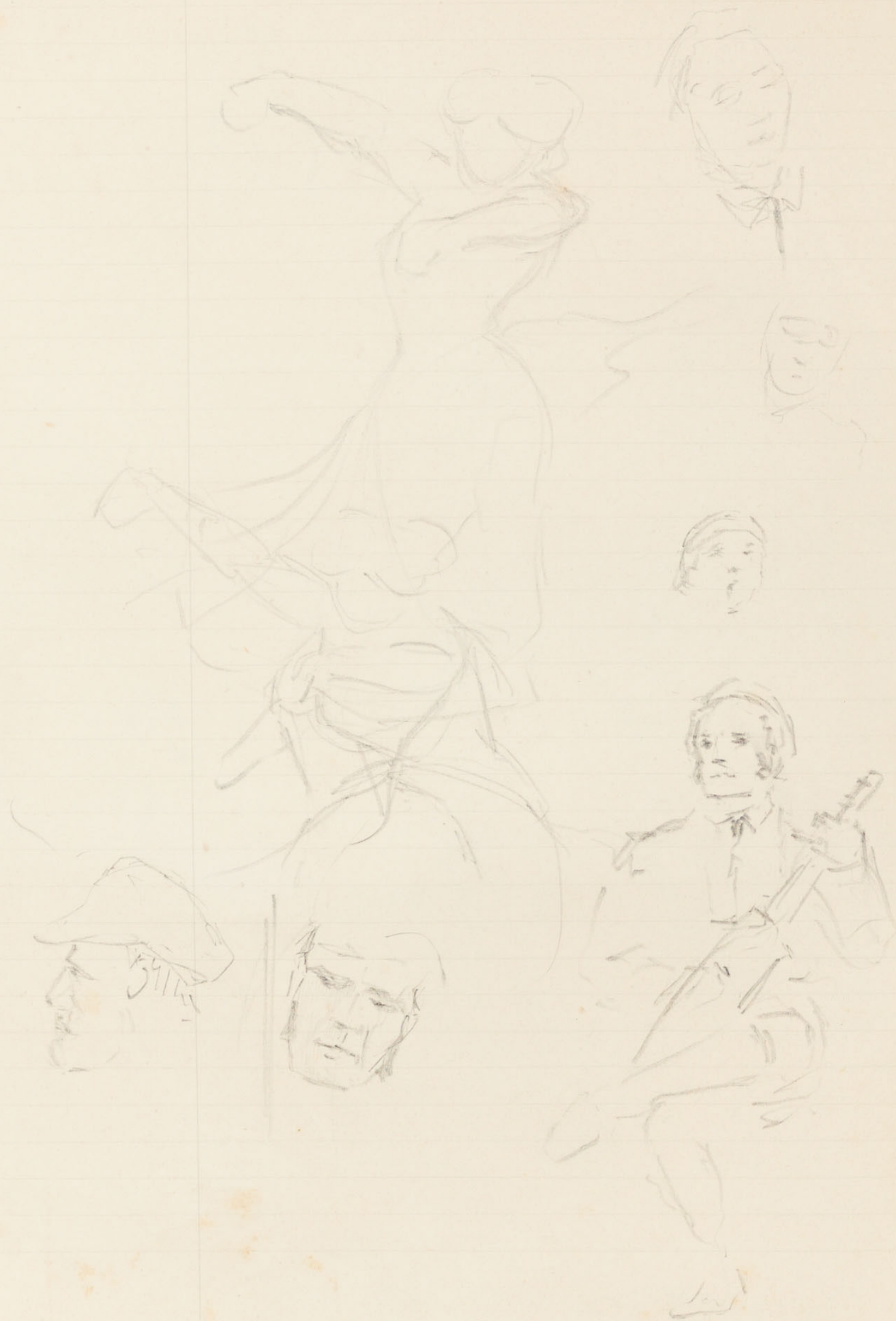
Nous nous dirigeons ensuite sur le Rocher. Atterrissage par la sonde - Nous nous présentons devant la Pallie à 5^h 20^m.

Nous entrons dans le port sans amarres, mais la brise est fraîche et gêne les évolutions du Duguay-Veron. L'entrée en plus est mal connue. L'entrée de l'avant-port n'est pas en prolongement de celle du port. Au dernier moment le Duguay-Veron vient légèrement sur Babord et heurte le quai à l'entrée du sas. Il est rejeté sur Tribord et vient se biforcer une table sur le quai opposé; une dalle du quai est descellée d'avarie a été facilement réparée.

V. Meyer









Vu en Inspection Générale

Le Vice-Amiral Inspecteur Général



